

INFORMATION TO USERS

This manuscript has been reproduced from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps. Each original is also photographed in one exposure and is included in reduced form at the back of the book.

Photographs included in the original manuscript have been reproduced xerographically in this copy. Higher quality 6" x 9" black and white photographic prints are available for any photographs or illustrations appearing in this copy for an additional charge. Contact UMI directly to order.

UMI

A Bell & Howell Information Company
300 North Zeeb Road, Ann Arbor MI 48106-1346 USA
313/761-4700 800/521-0600



Université d'Ottawa • University of Ottawa

**MULTICULTURALISME ET MYTHE
CHEZ NEIL BISSOONDATH :
UNE ANALYSE SÉMIOLOGIQUE**

par
© Jason Hamel

Thèse déposée à
l'École des études supérieures et de la recherche
en vue de l'obtention de
maîtrise ès arts en sociologie

Directeur : Richard Poulin

Université d'Ottawa

Septembre 1997



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*

Our file *Notre référence*

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-26328-2

Canada

**MULTICULTURALISME ET MYTHE
CHEZ NEIL BISSOONDATH :
UNE ANALYSE SÉMIOLOGIQUE**

RÉSUMÉ

L'objet de cette thèse est le livre *Selling Illusions : The Cult of Multiculturalism in Canada*, de Neil Bissoondath. L'hypothèse avancée est que ce livre contient un discours reposant sur une mystification en faveur de l'ango-conformisme. Pour corroborer l'hypothèse, l'analyse sémiologique, telle que définie par Roland Barthes, est employée. Plus précisément, l'analyse porte sur trois thèmes : la signification de la politique du multiculturalisme, celle d'être canadien et celle d'être québécois. Il en résulte que la signification de la politique du multiculturalisme suppose le mythe de la « ghettoïsation ethnique ». Elle suppose en outre qu'être canadien repose sur un conformisme à une culture unique et « ouverte », et s'il est normal que l'identité québécoise implique avant tout le français, il serait normal que cela soit aussi le cas de l'identité canadienne avec une seule et unique langue : l'anglais.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	2
CHAPITRE 1	8
LA MÉTHODOLOGIE	
LE MYTHE	10
LA MYTHOLOGIE ET LA SÉMIOLOGIE	12
LA FORME ET LE CONCEPT	17
LA SIGNIFICATION	20
LE MYTHE DE L'ANGLO-CONFORMISME	23
CHAPITRE 2	25
MULTICULTURALISME ET « GHETTOÏSATION ETHNIQUE »	
AVANT L'OUVERTURE	26
LE MOTIF	30
APARTHEID ETHNIQUE ET MYTHE	36
CHAPITRE 3	56
IDENTITÉ NATIONALE CANADIENNE ET ANGLO-CONFORMISME	
LE LANGAGE-OBJET	56
LE MYTHE TRUDEAUISTE	58
LE DISOURS BISSOONDATHIEN FACE AU CANADA	67
CHAPITRE 4	78
RECONNAISSANCE ET NATIONALISME QUÉBÉCOIS	
LA PERSPECTIVE DU LANGAGE-OBJET	78
LE MÉTALANGAGE ET LA QUESTION LINGUISTIQUE	79
LE QUÉBEC : UNE NATION MODÈLE ?	83
CONCLUSION	87
BIBLIOGRAPHIE	91

INTRODUCTION

Sous le vocable trudeauïste du multiculturalisme, le Canada est une fédération où la « diversité culturelle » est reconnue officiellement. Cette vision du Canada se retrouve dans la Constitution :

Attendu que le gouvernement fédéral reconnaît que la diversité de la population canadienne sur les plans de la race, de la nationalité d'origine, de l'origine ethnique, de la couleur et de la religion constitue une caractéristique fondamentale de la société canadienne et qu'il est voué à une politique du multiculturalisme destinée à préserver et valoriser le patrimoine multiculturel des Canadiens (Canada, *Multiculturalisme et Citoyenneté*, 1990 : 6).

La clé de voûte de cette fédération multiculturelle, c'est le droit. La Loi sur le multiculturalisme, adoptée en 1968, précise davantage la portée légale de la diversité culturelle :

... (a) reconnaître le fait que le multiculturalisme reflète la diversité culturelle et raciale de la société canadienne et reconnaît la liberté de tous ces membres de maintenir, de favoriser et de partager leur patrimoine culturel ainsi qu'à sensibiliser la population à ce fait ;

... (c) promouvoir la participation entière et équitable des individus et des collectivités de toutes origines à l'évolution de la nation et au façonnement de tous les secteurs de la société, et les aider à éliminer toute obstacle à une telle participation ;

... (h) favoriser la reconnaissance et l'estime réciproque des diverses cultures du pays, et promouvoir l'expression et les manifestations progressives de ces cultures dans la société canadienne ;

... (i) parallèlement à l'affirmation du statut des langues officielles et à l'élargissement de leur usage, maintenir et valoriser celui des autres langues ... (Canada, *Multiculturalisme et Citoyenneté*, 1990 : 13-15)

Sous le prisme du multiculturalisme, on perçoit un Canada où la tolérance et la générosité envers les immigrants seraient un fait acquis, un pays où des gens d'origine les plus diverses auraient le droit de maintenir leurs valeurs et leurs traditions. Au loin, l'étranger verrait une « mosaïque culturelle » à laquelle il peut se greffer sans trop de difficultés ; il entendrait les chantres du multiculturalisme célébrer le folklore du monde entier ; sans même y être allé, il se sentirait déjà à l'aise, car il s'imagine qu'il serait accueilli à bras ouvert dans le « meilleur des mondes ».

Pourtant, depuis quelques années, au Canada même, ce merveilleux monde trudeauïste du multiculturalisme est en train de perdre son éclat. Malgré sa canonisation dans la sphère constitutionnelle, il commence à perdre son caractère sacro-saint ; c'est un mythe qui est en train de se dissoudre. En fait, le multiculturalisme est de plus en plus la cible d'attaques virulentes, et il devient même l'objet de la risée du public (Mazurek, 1992 : 18).

Plusieurs signes témoignent de cette vague d'opposition. Depuis 1971, l'attitude prédominante de la population canadienne anglaise face au multiculturalisme est la tiédeur, sinon l'indifférence (Palmer, 1976 ; Angus Reid Groupe, 1991). Plus récemment, un sondage récent sur le multiculturalisme indique une frustration chez la majorité des Canadiens devant le manque de conformité au « mainstream » chez les immigrants (Kapica, 1993). Un autre signale un désir non négligeable de voir le nombre d'immigrants diminuer (Campbell, 1994). Le programme du Reform Party stipule ouvertement l'intention d'abolir les politiques du multiculturalisme et du bilinguisme et de réduire significativement le nombre d'immigrants. Certains universitaires commencent à mettre en doute la capacité de la politique de promouvoir l'unité nationale (Bibby, 1990). Enfin, des commentateurs sociaux rugissent contre le jeu électoral qui consisterait à acheter le vote ethnique avec des subventions en faveur du multiculturalisme (Goar, 1989).

À ce cortège d'antagonisme, s'est joint récemment Neil Bissoondath. Né à Trinidad de parents d'origine indienne, il a émigré au Canada en 1973, à l'âge de dix-huit ans et entreprend des études en littérature à l'Université York. Il se met alors à écrire sur les multiples facettes de l'errance : l'aventure, le

déchirement, la nostalgie, la marginalisation, l'adaptation. Il connaît un succès immédiat avec son premier roman, *Diggin Up the Mountains*, paru en 1985. Son second, *A Casual Brutality*, est devenu un best-seller au Canada anglais. Depuis, il a publié également trois autres romans et un essai sur la politique fédérale du multiculturalisme canadien, en 1994.

Cet essai, *Selling Illusions : The Cult of Multiculturalism in Canada*, est, en effet, l'objet de notre thèse. Son message, émis sur un ton plutôt acerbe, est que la politique du multiculturalisme crée des « ghettos ethniques » et, par le fait même, empêche le développement d'une identité proprement « canadienne ».

Son importance tient d'abord au fait qu'il a reçu une attention médiatique particulière. Suscitant une controverse au Canada anglais, son auteur a consacré plus de deux années à faire la promotion du livre. En effet, son discours sur le refus du multiculturalisme a heurté des obstacles de taille. Les tenants du multiculturalisme jouissent d'un argument qui a une résonance profonde : le multiculturalisme accorderait la juste part des minorités ethniques dans le développement national canadien. Aussi, le multiculturalisme est une loi constitutionnelle et on n'amende pas, comme on le sait, une constitution en claquant des doigts.

Tout en s'attaquant de plein front à ces aspects, le discours de M. Bissoondath touche néanmoins une corde sensible : il est apparu dans un contexte où l'État canadien souffrait d'un manque flagrant de légitimité, ce qui le rendait propice aux critiques les plus sévères.

Par ailleurs, il est intéressant à noter que M. Bissoondath reprend à son compte l'argument des nationalistes québécois selon laquelle la politique du multiculturalisme est une tentative du gouvernement fédéral de « diviser pour mieux régner » et l'applique au Canada pour mieux expliquer l'inexistence d'une vision commune de ce qu'est être canadien.

Or, il nous est apparu intéressant et pertinent de questionner le discours de M. Bissoondath. Plus précisément, nous nous sommes posés la question à savoir quelle est la signification du rejet du multiculturalisme de la part de M. Bissoondath ?

En guise d'hypothèse, nous avançons que son refus du multiculturalisme est en fait un discours mythique dont la signification repose sur la recherche d'une identité collective unique, voire une mystification en faveur de l'anglo-conformisme.

Il va sans dire qu'il existe une pléiade de méthodes dans les sciences sociales pour corroborer notre hypothèse. Nous avons cru bon de faire appel notamment à

la sémiologie, car elle s'inscrit dans une praxis qui cherche d'abord à rendre compte les liens entre les éléments de la conscience collective et les intérêts de groupe ; autrement dit, elle tente d'éclaircir les idées reçues en fonction des motivations qui les sous-tendent. Et c'est précisément ce que nous proposons : une démystification du livre de M. Bissoondath.

En gros, il s'agit de décortiquer le discours de M. Bissoondath en des termes sémiologiques, c'est-à-dire d'analyser les rapports existants entre le signifiant (la forme), le signifié (le concept) et la signification qui constituent le discours de M. Bissoondath. Cette méthode est explicitée au chapitre premier.

Notre analyse de *Selling Illusions* est thématique et porte plus précisément sur la signification du multiculturalisme, celle d'être canadien et celle d'être québécois. Les résultats sont formulés aux chapitres deux, trois et quatre.

CHAPITRE 1

LA MÉTHODOLOGIE

Dans ce chapitre, nous verrons comment sera abordé l'objet de notre étude, à savoir *Selling Illusions : The Cult of Multiculturalism*. Puisqu'il s'agit ici d'une analyse d'un discours, d'une critique d'une idéologie, nous proposons une démarche sémiologique, car parler d'une parole quelconque implique une certaine aventure sémiologique.

Entendue comme la science des langages, la sémiologie nous permettra de voir comment l'Histoire peut être « naturalisée », c'est-à-dire comment un discours devient mythe. Plus précisément, elle nous sera particulièrement utile pour démontrer que le propos de M. Bissoondath est, en fait, un mythe dont la signification repose sur l'anglo-conformisme.

Après avoir lu Saussure, Roland Barthes a compris le potentiel analytique de la sémiologie. Étant résolu à poursuivre un travail qu'il considérait inachevé, il a entrepris la tâche de développer les fondements du système sémiologique. En 1957, il publie son premier effort intitulé *Mythologies*, à propos de quoi il dit, dans la préface de 1970, « qu'en traitant les

« représentations collectives » comme des systèmes de signes on pouvait espérer sortir de la dénonciation pieuse et rendre compte en détail de la mystification qui transforme la culture petite-bourgeoise en nature universelle. » (Barthes, 1957 : 7) Ce traitement des « représentations collectives », Barthes allait le reprendre et l'expliquer davantage dans ses ouvrages subséquents, *Système de la mode*, *Le plaisir du texte*, *L'aventure sémiologique*. D'autres chercheurs, comme Greimas et Eco, adoptaient également cette méthode et l'appliquaient dans divers champs d'études avec le succès qu'on connaît aujourd'hui.

En ce qui nous concerne, nous emploierons le texte « Le mythe, aujourd'hui », tiré de *Mythologies*, comme tremplin pour atteindre notre but. Nous croyons que ce texte n'est pas complètement « dépassé », ou hors d'usage, malgré les récentes précisions de l'auteur. Au contraire, il établit un point de départ bien ancré - à preuve l'inspiration qu'il suscite dans les milieux universitaires européens - sur lequel une analyse idéologique sérieuse peut s'appuyer.

LE MYTHE

D'abord, qu'est-ce qu'un mythe ?

M. Barthes nous dit que *le mythe est une parole*. Plus précisément, il est une façon de communiquer, il est un message. Étant forme, il ne peut être défini en fonction d'une substance, d'un objet, d'une idée, ou d'un concept.

Or, puisque le mythe est ainsi déterminé, c'est-à-dire qu'il est d'abord une forme et non pas un concept, tout discours peut être mythe et un discours peut traiter de tout, « car l'univers est infiniment suggestif » (Barthes, 1957 : 194). Ainsi, le multiculturalisme, seul, en tant que concept, est coi ; il n'est pas un mythe. Sauf qu'il le devient, par exemple, lorsqu'il est énoncé par M. Trudeau : il passe d'une matière brute à une substance prête à être consommée, dotée d'images de tolérance, d'inclusion, d'ouverture. Bref, il s'orne d'un *usage social*.

Autrement dit, le mythe surgit de l'histoire humaine. Ce qui ne veut pas dire toutefois qu'un objet revêtira toujours une forme mythique particulière : il peut être délaissé par un discours, ou encore, il peut être approprié par un autre. Conséquemment, il n'y a pas un mythe qui soit immuable, saisi pour toujours dans le temps ; mais, il peut, certes, en exister d'anciens (le

11

mythe de *Promothée*, par exemple). Le mythe ne tombe donc pas du ciel ; il prend forme dans un champ précis. Il « ... est une parole choisie par l'histoire » (Barthes, 1957 : 194). C'est pourquoi, par exemple, le discours de M. Bissoondath peut transformer le multiculturalisme en un autre mythe que celui évoqué par M. Trudeau : le contexte des années quatre-vingt-dix n'est évidemment plus le même que celui des années soixante, rien n'empêche donc le mythe de la « tolérance culturelle » de s'écrouler, de perdre sa signification, de se laisser couvrir par une autre parole, d'être renversé au profit d'un nouveau mythe, celui du « conformisme ».

Or, attendu que le mythe est un message, il peut être constitué à partir de plusieurs choses : un procès verbal, un dessein, une peinture, une publicité, une musique, un drapeau, un masque, une politique, etc. Bref, tout peut servir de matériau pour la parole mythique. Lorsque M. Barthes dit : « Le mythe ne peut se définir ni par son objet, ni par sa matière, car n'importe quelle matière peut être dotée arbitrairement de signification » (Barthes, 1957 : 194), on peut concevoir, par exemple, qu'un baiser qu'on donne pour dénoter l'amour est une parole mythologique au même titre qu'une pierre lancée pour désigner une opposition à une politique. C'est donc

dire, du point de vue de l'histoire, qu'aussitôt qu'un objet quelconque est significatif - et peu d'objets ne le sont pas, sans doute - le mythe peut prendre forme.

Enfin, à la lumière de ces propos, M. Barthes entend « ... par langage, discours, parole, etc., toute unité ou toute synthèse significative, qu'elle soit verbale ou visuelle » (Barthes, 1957 : 195). Le discours de M. Bissoondath, tel énoncé dans son livre *Selling Illusions*, peut donc être analysé en tant que parole mythique, non seulement parce qu'il puise son sens d'un contexte historique où le multiculturalisme suscite de plus en plus la controverse (Kostash, 1992 ; Ogmundson, 1992 ; Debicki, 1992 ; Mazurek, 1992), mais aussi parce qu'il est décidément une certaine synthèse significative verbale.

LA MYTHOLOGIE ET LA SÉMIOLOGIE

D'après Barthes, toute recherche postulant « ... une signification, c'est recourir à la sémiologie » (Barthes, 1957 : 196). Une analyse du discours de M. Bissoondath, c'est faire dès lors appel à la sémiologie, et plus précisément à la mythologie, car il est question ici de décortiquer une parole mythique.

Du discours de M. Bissoondath, surgit un mythe dont la signification s'alimente, pour ainsi dire, d'une indigestion de multiculturalisme. M. Bissoondath évoque la nécessité d'un plus grand conformisme au « mainstream » canadien, devenu fragmenté par un excès de différenciation légitimé par le multiculturalisme. C'est ce que nous appelons le mythe du conformisme, ou plus précisément - puisqu'il s'agit d'un contexte où l'anglais est prédominant - le mythe de l'anglo-conformisme.

La mythologie, étant comprise dialectiquement comme science des formes et comme science de l'histoire, est en fait un système sémiologique second (Barthes, 1957 : 199). C'est-à-dire, elle repose sur un premier système sémiologique, celui de la linguistique, que Saussure a postulé en 1910. Celui-ci écrivait que le système linguistique contient trois termes : le signifié, le signifiant et le signe (Saussure, 1968). Le signifié, c'est le concept ; le signifiant, c'est l'image acoustique ; le signe est le rapport du concept et de l'image. Le mot « multiculturalisme », pris dans sa totalité, comme signe de la diversité culturelle, est le lien entre un signifiant, qui est une entité phonétique et psychologique composée d'une suite de lettres, mais vide de sens, et un concept, qui est l'idée du mot « multiculturalisme » en tant que matière brute,

difforme. De même, le multiculturalisme est simplement un mot sans connotation particulière ; il n'est pas un mythe. Mais il le devient, par exemple, lorsqu'on l'examine en tant qu'objet du discours de M. Trudeau, d'une publicité fédérale montrant le jeu d'enfants de différentes origines, ou de la Charte des droits et libertés.

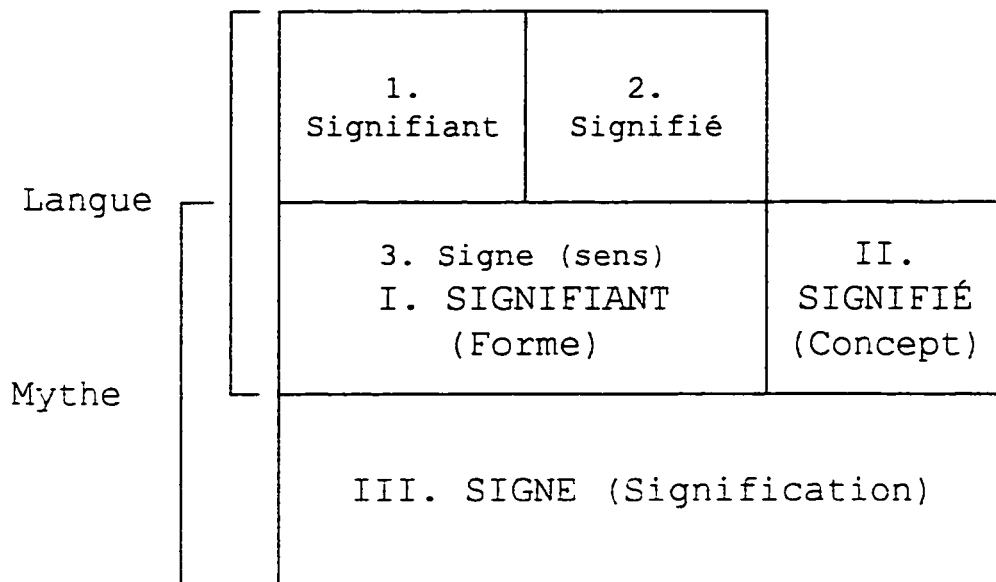
Tout comme l'unité linguistique, le mythe se déchiffre à partir de trois termes : le signifié, le signifiant et le signe. Sauf que le signe du système linguistique, qui est le résultat d'une opération associative entre un concept et une image, se transforme en signifiant dans le système mythologique. Ici, Barthes nous rappelle que le mythe s'approprie d'une matière quelconque (expression, affiche, rêve, croyance, musique, peinture, etc.) et la réduit à un simple statut de signifiant ; c'est-à-dire le terme final de l'un devient le terme premier de l'autre. Ainsi, il existe un décalage entre le système linguistique et le système mythique qui fait que le premier est l'objet du second :

... un système linguistique, la langue (ou les modes de représentation qui lui sont assimilés), que j'appellerai *langage-objet*, parce qu'il est le langage dont le mythe se saisit pour construire son propre système ; et le mythe lui-même, que j'appellerai *méta-langage*, parce qu'il est une seconde langue, dans laquelle on parle de la première. (Barthes, 1957 : 200)

C'est pourquoi Barthes dit que le sémiologue peut traiter un dessein, une musique ou l'écriture de la même manière, soit comme des totaux associatifs, dans la mesure qu'il se situe au niveau du métalangage.

Or, pour éclaircir cette juxtaposition du langage-objet et du métalangage, Barthes établit la terminologie suivante (voir aussi la Figure 1). Comme nous l'avons dit, le signifiant du mythe est double, il est soit le terme final du système linguistique, soit le terme premier du système mythique. En tant que terme final du langage, Barthes nomme le signifiant *sens* ; en tant que terme initial du mythe, il le nomme *forme*. Le signifié garde le nom de *concept*, puisqu'il n'y a pas d'équivoque possible. Le signe, par contre, devient *signification*, car, dans le mythe, le signifiant est formé de signes du langage-objet ; d'ailleurs le terme « signification » est particulièrement approprié puisque « ... le mythe a effectivement une double fonction : il désigne et il notifie, il fait comprendre et il impose » (Barthes, 1957 : 202).

FIGURE 1
 LES TERMES DU LANGAGE-OBJET ET DU MÉTALANGAGE



Source : *Mythologies*, 1957, page 200.

Lorsqu'on regarde de près le discours de M. Bissoondath face au multiculturalisme, on peut voir, à partir du langage-objet, un simple signe d'opposition. Mais, à partir du métalangage, son discours devient significatif : nous avançons qu'on y voit un désir de conformisme, voire d'anglo-conformisme. Mais avant d'aller plus loin, il est nécessaire d'analyser davantage chaque terme du mythe.

LA FORME ET LE CONCEPT

Le signifiant du mythe est double. D'un côté, il s'articule en tant que sens ; de l'autre, en tant que forme : il est à la fois plein et vide. Entendu comme sens, le signifiant met de l'avant une première matière, qui est en soi déjà complet, relève d'une certaine histoire ; c'est le signe d'un total autonome - réunissant, par exemple, un mot et une idée : « Il postule un savoir, un passé, une mémoire, un ordre comparatif de faits, d'idées, de décisions. » (Barthes, 1957 : 202). Mais le signifiant est aussi vide de sens.

En se transformant en forme, le sens s'éclipse. L'histoire, le système de valeurs, la détermination investis dans le sens, se dissipent. Au niveau du langage-objet, le sens de multiculturalisme est complet, univoque ; mais lorsque le sens devient forme, il devient un réceptacle.

Nous nous retrouvons ici au cœur du mythe. Il est nécessaire de comprendre que la forme ne se substitue pas complètement au sens, elle ne fait que le tenir à l'écart, le met en attente. En fait, le sens sert à nourrir la forme en nature, sans pour autant que cela soit évident ; il devient, pour ainsi dire, squelettique. Cette ambiguïté ou cette alternance entre le sens et la

forme est le propre du mythe : « C'est ce jeu intéressant de cache-cache entre le sens et la forme qui définit le mythe. » (Barthes, 1957 : 203) Ainsi, sous la plume de M. Bissoondath, le multiculturalisme se métamorphose en une coquille, mais une coquille de laquelle le sens initial - la multiplicité culturelle - déborde. Si le discours de M. Bissoondath paraît ambigu pour certains (Benyounès, 1995), c'est justement parce qu'il se présente sous une forme mythique.

Or, le sens qui s'échappe de la forme, c'est le concept qui va l'ingérer. Le concept se remplit de valeur et d'intérêt, est doté d'une mémoire ; c'est la raison d'être du mythe. « Le concept, lui, est déterminé : il est à la fois historique et intentionnel ; il est le mobile qui fait proférer le mythe. » (Barthes, 1957 : 204) En vidant le multiculturalisme de son sens propre, la forme prépare le terrain au concept qui vient rétablir une nouvelle suite : le multiculturalisme devient alors plus qu'un simple mot, il emprunte une voie nous menant à un lieu où l'histoire s'éclate : M. Bissoondath nous invite dans un monde où le multiculturalisme est la proie d'une négation parce qu'il évolue aux abords de la ségrégation ethnique, du manque de conformisme, de la perte d'une identité commune. En fait, le concept s'alimente moins du réel que d'une certaine connaissance

du réel ; il est formé d'un savoir obscur, imprécis, de rapports flexibles, indéterminés et illimités ; il est ouvert, une tendance. Mais ce qui fait qu'on le reconnaît, ce n'est pas tant sa fertilité que le fait qu'il est l'intention derrière le mythe.

Le concept mythique, affirme Barthes, tout comme le signifié linguistique, peut se manifester au moyen d'un nombre illimité de signifiants : par exemple, on peut facilement trouver une quantité indéterminée de phrases, d'objets ou d'images pour matérialiser le conformisme. Un livre, tout comme un mot ou une phrase, peut donc servir de signifiant à un concept. D'ailleurs, cette réitération du concept à travers des signifiants différents est ce qui nous permet de comprendre le mythe ; la persistance du concept révèle l'intention.

Un dernier point : Barthes évoque la nécessité de faire appel au néologisme pour nommer les concepts. Puisque les concepts mythiques sont historiques, ils ne peuvent être fixes, immuables ; et souvent ils sont associés à des contingences, ce qui fait qu'ils sont hautement instables. Il faut donc pouvoir avoir recours à de nouveaux mots pour mieux traduire l'idée d'une réalité, d'où l'importance du néologisme conceptuel.

LA SIGNIFICATION

La signification, le troisième terme du système mythologique, est la relation des deux premiers. C'est le seul à être véritablement reçu chez le lecteur du mythe. La signification n'est ni plus ni moins que le mythe lui-même.

Il est d'abord important de noter que dans le mythe, si le signifiant et le signifié sont tous deux clairement exposés, c'est parce que le mythe ne cache pas, mais déforme, nous dit Barthes. Ainsi, le mode de relation du concept et du sens mythiques en est un de déformation. Ce que le concept altère, c'est le sens, l'aspect plein du mythe, et non pas la forme ; mais il ne le masque pas, il le laisse transparaître. Par exemple, le discours de M. Bissoondath retient le sens linguistique du multiculturalisme, mais le vide de son histoire pour mieux le transformer en quelque sorte en un témoin muet d'un désir de la conformité ; il ne l'anéantit pas, il s'en sert pour une cause. L'alternance simultanée qui se produit entre le sens et la forme est récupérée par le concept qui s'en sert comme d'une équivoque signifiante qui est « à la fois intellectif et imaginaire, arbitraire et naturel » (Barthes, 1957 : 208).

En raison de ce caractère double de la parole mythique, explique Barthes, la signification se présente à la fois comme notification et comme motivation. Le mythe interpelle, notifie. Ainsi, dans son discours sur le multiculturalisme, M. Bissoondath provoque une réaction chez le lecteur. C'est comme s'il montrait du doigt son intention, sans pour autant la nommer. De toute façon, il n'est pas obligé de la nommer, car la signification est frappante, se montre d'elle-même. La notification est là, présente : le multiculturalisme est manifestement une dislocation. D'ailleurs, c'est l'une des raisons pourquoi le discours de M. Bissoondath est si accessible et poignant ; c'est qu'il vibre au même diapason que les cordes sensibles d'un public en quête d'une identité commune et qu'il répond à la crise de l'État canadien.

Le mythe est indéniablement motivé, selon Barthes. La signification n'est pas arbitraire, comme c'est le cas du signe linguistique. Si la quête du conformisme rencontre le propos de M. Bissoondath, c'est qu'il y a une analogie entre le sens et la forme. Et cette analogie, c'est l'histoire qui la nourrit. De plus, elle n'est que partielle. C'est-à-dire la forme ne recouvre que certaines parties du sens, et en laisse aller d'autres. Ainsi, chez M. Bissoondath, elle ne conserve que, par

exemple, les aspects dénotant le maintien du Soi au profit du Nous collectif. Finalement, la motivation est le résultat d'un choix : M. Bissoondath aurait pu tout aussi bien prendre d'autres signifiants pour notifier le manque d'« unicité » au Canada : la politique du bilinguisme, la politique d'immigration, la télévision, la radio, la presse ethnique, etc. En fait, la quantité de signifiants est infinie : « La presse se charge de démontrer tous les jours que la réserve des signifiants mythiques est inépuisable. » (Barthes, 1957 : 213)

Enfin, dans le mythe, la signification est naturalisée. Barthes nous dit qu'elle se lit comme une parole innocente. La parole ne devient véritablement mythique que lorsque la causalité entre le signifiant et le signifié passe à l'état naturel, même si cette causalité est fautive, artificielle. Ainsi, le lecteur de M. Bissoondath voit une relation étroite entre multiculturalisme et l'absence de conformisme, tandis que ce n'est qu'une équivalence intentionnelle. Selon les mots de Barthes : « Le consommateur du mythe prend la signification pour un système de faits : le mythe est lu comme système factuel alors qu'il n'est qu'un système sémiologique. » (Barthes, 1957 : 217)

LE MYTHE DE L'ANGLO-CONFORMISME

Jusqu'à maintenant, nous avons vu comment nous allons aborder notre sujet de travail pour démontrer que le discours de M. Bissoondath est une parole mythique dont la signification repose sur l'anglo-conformisme. Cela dit, il reste à donner encore quelques précisions d'ordre méthodologique.

Le propos de M. Bissoondath signale une opposition formelle au multiculturalisme, c'est ce que révèle une analyse au premier degré. En poussant l'analyse plus loin, par-delà la linguistique, un mythe prend forme, celui de l'anglo-conformisme - c'est, du moins, ce que nous prétendons. Par anglo-conformisme, nous entendons une idéologie capitaliste, ou « libérale », un nationalisme s'articulant autour d'une culture globale unique, de valeurs et de pratiques dont la langue est, vu le contexte canadien, l'anglais ; de la part de l'immigrant, c'est une idéologie qui exige nécessairement l'assimilation. Le mythe de l'anglo-conformisme, c'est la « naturalisation » (au sens de rendre « naturel ») de cette idéologie.

Par ailleurs, le sens que nous lui attribuons diffère de celui qu'on lui assigne d'ordinaire : nous ne faisons pas référence ici à la culture anglo-saxonne, mais à la

culture « anglo-canadienne ». Plusieurs contestent que cette dernière existe réellement ou maintiennent qu'elle n'existe que sous une forme de « culture d'élite », par opposition à une « culture populaire » (Conlogue, 1995).

Nonobstant, le gouvernement actuel de Jean Chrétien cherche à consolider une culture à contenu proprement canadienne avec des fonds atteignant quelques deux cents millions de dollars. Cet intérêt pour la culture canadienne est lié, évidemment, à la promotion de l'unité nationale. Face à l'une des nouvelles orientations majeures de la politique extérieure du même gouvernement, soit l'exportation de la culture, force est de constater qu'il est également d'ordre économique.

CHAPITRE 2

MULTICULTURALISME ET « GHETTOÏSATION ETHNIQUE »

À un premier niveau d'analyse, soit sur le plan du langage-objet, le mot « multiculturalisme » est constitué d'un signifiant et d'un signifié. Le signifiant, dans ce cas-ci, est l'image acoustique du multiculturalisme ; seul, il n'exprime absolument rien, n'est qu'une suite de lettres vides de sens. Le signifié, lui, c'est l'idée du « multiculturalisme », le concept derrière le mot ; seulement, il n'est qu'une abstraction flottante, une substance sans lien aucun avec le langage.

Toutefois, ce qu'on saisit en tant que lecteur du mot « multiculturalisme », ce n'est pas deux termes, l'un à la suite de l'autre. Plutôt, comme dans tout autre système sémiologique, nous sommes bien en présence de trois termes ; le troisième, le signe, c'est le rapport liant les deux autres. Par contre, le signe linguistique est une correspondance univoque, contrairement à la signification mythologique, par exemple. Il est une somme associative d'un phonème et d'une idée renvoyant à un usage social que le linguiste tente d'ailleurs de rendre compte. Le mot « multiculturalisme », en tant que total linguistique, se déchiffre simplement alors comme une :

« Coexistence de plusieurs cultures dans un même pays. »
(*Le Petit Robert*, 1988 : 1242)

Maintenant, le mot « multiculturalisme », qui a été approprié par M. Bissoondath, est plus qu'une simple unité linguistique désignant ni plus ni moins qu'une réalité sociologique donnée où une pléiade de « cultures » est présente ; cette réalité, comme on le sait trop bien, demeure fort problématique dans l'ensemble des États où elle se manifeste - même au Canada où, depuis la fin des années soixante, la tolérance envers autrui serait légendaire. Dorénavant, le multiculturalisme est plus qu'un mot, il est un mode de signification. Il est la proie d'un discours qui, inéluctablement, le transforme, le déforme. Plus précisément, ce dont il s'agit ici, c'est un mythe, celui de la « ghettoïsation ethnique ». C'est ce que nous allons approfondir au cours de ce chapitre.

AVANT L'OUVERTURE

Dans son livre *Selling Illusions*, M. Bissoondath nous fait part de son refus du multiculturalisme canadien. La page couverture du livre est en-elle même hautement révélatrice. Le titre nous est présenté comme un jeu de mots, ironisant sur l'obsession canadienne envers le

multiculturalisme. Mais ce qui est plus important encore, c'est que sa signification frappe le lecteur de plein fouet, évacue toute interprétation possible. La manière dont le livre est titré ne nous laisse pas dans le doute, d'autant plus que la typographie utilisée, reposant sur une mosaïque de feuilles d'érable, souligne le caractère impérieux du fait, comme un avertissement à la prudence.

De cette façon, le verbe « selling » superpose au sens linguistique l'idée d'un marchandage et même d'un mercantilisme. D'ailleurs, ce qui renforce la connotation péjorative de cette dernière idée est l'usage du vocable « illusions ». Ce qui est mis en vente ne sont pas des choses comme telles, mais bien des apparences, des chimères ; cela laisse entendre clairement qu'il s'agit d'un jeu de séduction, voire d'une tromperie.

Aussi, le fait que l'auteur n'emploie que le terme « illusions » sans davantage de précisions, n'est pas sans conséquences, du moins pas pour l'instant : l'intention n'est pas de révéler mais bien d'altérer pour laisser place au concept mythique - qui surgira d'ailleurs plus loin au cours de son ouvrage. À vrai dire, ce terme est particulièrement bien choisi, car l'effet produit est que nous sommes avisés, quoique furtivement, dès le départ, qu'il y a quelque chose qui cloche. Il y a donc une double invitation : la nôtre, car

le discours n'existe pas seul, il nécessite une audience, et celle du concept mythique. Le point de rencontre, c'est là que l'intrigue se dénoue, où le mythe prend forme ; et c'est là également où l'intention de l'auteur se déchiffre. Nous y arriverons plus loin.

Le sous-titre *The Cult of Multiculturalism* est également très parlant. En plus de marquer l'ironie, il ajoute du sensationnalisme à l'équation. Ici, le multiculturalisme devient l'objet d'une vénération, voire d'un dada excessif. Tout se passe comme si *cult* et *multiculturalism* se fondaient l'un dans l'autre, comme si ce rapprochement créerait un nouvel amalgame de signes. Ainsi, le mobile se laisse ouvertement deviner : transformer le multiculturalisme en un culte, une hantise, pour mieux être capable d'y imputer un quelconque méfait - qu'il soit réel ou pas n'a pas d'importance pour le mythe ; l'important, c'est de l'affaiblir. Bien plus, cette déformation crée un rapport « naturel » entre les deux mots ; par défaut, le multiculturalisme est maintenant un culte.

Cette charge est d'autant plus importante qu'elle ne laisse pas de place au bénéfice du doute. Mais, encore une fois, le rôle du mythe - s'il en est un - est d'altérer pour qu'il puisse s'imposer et se donner une

vie. Le mythe est une parole innocentée dont la lecture ne doit pas semer le doute envers sa propre signification, sinon il ne peut survivre. Au contraire, il doit être tout puissant pour se maintenir. Ainsi, en usant le mot « culte », un mot peu banal et particulièrement percutant, M. Bissoondath assure à son titre un côté tranchant qui ne nous rend certes pas perplexes, du moins en ce qui concerne son sens.

Reprenons le schème sémiologique de la page couverture. Hormis les feuilles d'érable, le premier système est purement linguistique - comme il le sera d'ailleurs partout au cours du présent ouvrage, puisque nous analysons un discours écrit. Le signifiant mythique est constitué des mots suivants : *selling*, *illusions*, *cult*, *multiculturalism*, rehaussés d'une typographie saisissante. Le signifié ou concept est une mixtion d'obsession et d'un marchandage d'illusions, ou les deux pris séparément, face au multiculturalisme. La signification s'ensuit explicitement : le multiculturalisme est à la fois une aberration et une duperie. Ou selon l'auteur : « Multiculturalism has, over the years, acquired aspects of a holy cow for many, a cash cow for some. » (Bissoondath, 1994 : 6) C'est certes

un dur coup porté aux tenants du multiculturalisme. Et ce n'est qu'un avant-goût !

LE MOTIF

Maintenant que nous avons lu le titre et que sa signification résonne encore dans notre conscience, voyons comment l'auteur traite l'origine du multiculturalisme, du point de vue de la linguistique. Cette analyse nous permettra d'accéder à une meilleure compréhension du discours mythologique qu'entretient M. Bissoondath.

Dans le chapitre trois, intitulé « Beginnings », ce qui est intéressant est que l'auteur aborde d'abord la question d'une façon ambivalente. D'un côté, il nous fait part de l'argument du journaliste Richard Gwyn, à savoir qu'en raison de sa chute de popularité, M. Trudeau s'est transformé en un électoraliste et que le multiculturalisme était un moyen détourné pour acheter le vote ethnique. De plus, M. Bissoondath expose l'argument formulé entre autres par René Lévesque et Christian Dufour, selon lequel le multiculturalisme réduit le fait québécois à un « phénomène ethnique ». Quoiqu'il accorde une part de vérité à ces positions et qu'il affirme que la politique vise d'abord à manipuler (Bissoondath,

1994 : 41), il se sent, curieusement, mal à l'aise, « like an ingrate » (Bissoondath, 1994 : 42), de douter du bien-fondé de la politique du multiculturalisme. Son embarras peut se lire, par contre, comme un appel à la prudence. C'est comme si l'auteur voulait nous laisser voir combien il est facile de tomber dans le piège de la séduction (car au fond, les choses ne sont pas toujours telles qu'elles se présentent à nous), avant de passer à la confrontation.

L'avertissement étant donné, l'auteur étale maintenant sa position aux yeux de tous. Conçue par un gouvernement interventionniste, la politique du multiculturalisme sert à façonner à la fois le développement de la société canadienne - « mainly *English Canada* » - et l'évolution des individus à l'intérieur de cette société. Sauf que, précise l'auteur, il n'est nul part écrit dans la politique ni ce que veut dire une société multiculturelle, ni les implications d'une telle société. L'absence d'informations précises et nécessaires à cet égard le pousse à confirmer la thèse que le multiculturalisme est simplement une façade derrière laquelle se cache une soif de « vote ethnique » : « One senses the political hand, eager for an instrument to

attract " ethnic " votes, urging along the drafting - and damn the consequences. » (Bissoondath, 1994 : 43)

Mais sa critique ne s'arrête pas là. Il affirme également que la politique est trop tolérante face à des suppositions gratuites, notamment que les immigrants veulent maintenir ce qu'ils étaient avant d'arriver au Canada ou bien que les influences culturelles canadiennes n'aient guère d'éclat devant l'exotisme de l'étranger (Bissoondath, 1994 : 43). Voyons-nous l'ombre d'une insulte dans cette défense qui semble ne pas endurer le statut de « privilégié » - en apparence ! - du nouvel arrivant ? En tous cas, il est évident que l'auteur doute de la capacité de la politique de favoriser une culture proprement « canadienne ».

Qui plus est, il questionne les limites de la politique : jusqu'à quel point un pays doit-il encourager la diversité culturelle ? Sa réponse est lourde de sens :

[The Act] is striking in its lack of any mention of unity or oneness of vision. Its provisions seem aimed instead at encouraging division, at ensuring that the various ethnic groups whose interests it espouses discover no compelling reason to blur the distinctions among them. (Bissoondath, 1994 : 43)

Ici, M. Bissoondath énonce son étonnement face à l'absence d'une vision unitaire ou nationale, clairement définie, dans la politique du multiculturalisme ; au contraire scande-t-il, celle-ci semble conçue

expressément pour maintenir les distinctions entre les différents groupes ethniques. Il y voit une stratégie politique misant sur le maintien de l'exotisme, la préservation des différences qui séparent les groupes ethniques entre eux et les Canadiens¹ ; donc, une tactique : « diviser pour mieux régner ».

Avant d'aller plus loin, un constat s'impose. En concevant des groupes sociologiquement minoritaires comme des groupes ethniques dont les différences sont légitimées injustifiablement par la politique, M. Bissoondath tombe dans un piège facile ; il ethnicise le problème. En abordant ainsi les minorités sous le prisme de l'ethnicité, il accorde *de facto* un statut d'« ethnique » aux immigrants, aux groupes qu'ils constituent. Ceci n'est pas loin de l'approche multiculturaliste avec son emphase sur la culture, sauf qu'au lieu d'encourager le maintien de l'ethnicité, il suggère plutôt de l'enrayer. Cette vision suppose que l'étranger qui arrive au Canada reçoit l'estampille « ethnique », qu'il doit par la suite s'en défaire s'il veut accéder à être « pleinement » canadien. Autrement dit, la critique de M. Bissoondath porte d'abord sur le fait que le multiculturalisme justifie la conservation des aspects qui différencient les immigrants des « vrais

1. Faut-il lire : les « vrais » Canadiens ?

Canadiens », c'est-à-dire des descendants de l'Angleterre, et rend quasi éternel l'absence de racines « canadiennes ».

En gros, la politique vise donc à manipuler, elle déprécie la culture canadienne et elle divise le pays. Ce sont là des accusations qui riment drôlement avec un désir de conformisme et d'unicité.

À la suite de ces arguments, comme pour donner un plus grand poids à son rejet du multiculturalisme, M. Bissoondath nous rappelle que les temps ont changé depuis l'adoption du multiculturalisme et que les gens sont devenus plus conservateurs et préfèrent se recroqueviller sur eux-mêmes au lieu de faire face à un monde nouveau. En fin de compte, le multiculturalisme est une politique désuète, dont le mobile « réel » est connu de l'électorat, qu'il faut maintenant reléguer aux oubliettes de l'histoire.

Malgré sa prétention de ne pas être un spécialiste en matière de politique ou de sociologie (Bissoondath, 1994 : 7), voilà toute une charge à l'encontre du multiculturalisme ! L'éloquence de son discours détourne le lecteur du fait qu'il n'a entrepris aucune étude systématique du multiculturalisme. Peut-être que, dans sa furie de vouloir détromper les « victimes » (incluant lui-même) du multiculturalisme, il n'a pas vu qu'il n'est

nul besoin d'une politique de multiculturalisme pour créer ou maintenir érigées des « frontières ethniques » ou des « ghettos » à l'intérieur d'une société pluraliste. Par exemple, alors qu'on vise ouvertement l'assimilation aux États-Unis, il y existe tout de même ce qu'on peut appeler un « apartheid ethnique » dont les limites sont encore plus infranchissables qu'ils ne le sont au Canada. De plus, quoiqu'il soit même fort contestable que le multiculturalisme ait eu quelque incidence sociologique sur le degré de division de la population canadienne (Berry, 1992 ; Kalin et Berry, 1984 ; Pal, 1993), le but ultime de la politique n'est-il pas justement de renforcer l'unité du pays ? On peut douter facilement que des gouvernements investissent des fonds pendant plus de vingt-cinq dans un programme qui déstabilise l'ordre national !

Toutefois, la frustration de M. Bissoondath doit se comprendre en partie à la lumière du fait que le multiculturalisme va à l'encontre d'un conformisme pur et simple de la part des immigrants. De toute façon, que son argumentation soit fondée ou non n'est pas grave, car le motif de son discours est de brouiller les cartes pour mieux justifier l'idée qu'il veut faire passer. Ainsi, sa référence à la « réalité », comme il le fait

pompeusement, sonne le glas du multiculturalisme :
 « Reality has a way of saying a new philosophy must be
 found. It may be the time for the cow of multiculturalism
 to be stripped of its holiness. » (Bissoondath, 1994 :
 44)

L'argument par excellence, « it's reality's way of
 saying... », est utilisé ici avec brio et marque
 l'impératif de désacraliser le multiculturalisme. S'il y
 a nécessité de démystifier, de dérober le
 multiculturalisme de son enrobage trudeauïste, c'est
 justement pour laisser place à un autre concept mythique.
 Ce que le discours de M. Bissoondath transforme en
 « réalité », ou en d'autres termes, ce qu'il naturalise,
 c'est l'idée que le multiculturalisme crée des « ghettos
 ethniques ».

APARTHEID ETHNIQUE ET MYTHE

Manipulation, opportunisme, division, ill-considered,
 etc. : ce sont là des mots qui portent en eux le poids
 d'une critique plutôt acerbe. Sur un autre plan
 d'analyse, soit au niveau du métalangage, ces mots
 s'allègent. Ils ne sont plus que des éléments composant
 le système du langage-objet, ils sont bien plus qu'une
 relation entre un signifié et un signifiant

linguistiques. La manière qu'ils sont dits, les circonstances dans lesquelles ils sont articulés, tout cela indique qu'ils ont été appropriés, voire tordus. Ainsi, ils frappent le lecteur non pas comme porteurs de sens, mais ils l'atteignent en tant que signification : ils deviennent bien plus qu'eux-même, car ils ont été investis d'une habileté à parler d'eux-même d'une autre façon. De plus, cette transfiguration qu'ils ont subie, c'est l'histoire qui, en dernière instance, l'a opérée à travers la plume de M. Bissoondath ; leur portée ne peut être saisie complètement sans un regard sur leur lieu et leur moment d'origine. Bref, ils sont élevés d'une condition prosaïque, où ils ne servent qu'un intérêt élémentaire, soit donner un sens à des objets, à un état où ils brillent par leur capacité à pérorer.

Cette faculté de palabrer vient du fait qu'il s'agit ici d'un discours mythique. Le multiculturalisme n'est plus que l'objet d'un rejet parce qu'il divise au lieu d'unir, mais il est aussi division. La relation de cause à effet entre les deux termes se transforme en une relation qui existe « normalement ». Pour M. Bissoondath, le multiculturalisme est bien plus qu'un culte, une chimère, il est la « ghettoïsation ethnique » elle-même. Peu importe si réellement le multiculturalisme est

responsable d'un apartheid culturel ou ethnique ; l'idée est de le dénoter, de l'amener dans un monde nouveau où il est l'incarnation contraire ou opposée au conformisme, à ce qui est « proper ». C'est comme s'il devenait l'objet d'une chasse aux sorcières, où il est amené par un vent de conformisme à être « naturellement » ségrégation.

Ce processus de défiguration est le propre du discours mythique. Avant d'aller plus loin, une autre précision s'impose. Contrairement au signe linguistique qui est un rapprochement arbitraire entre un signifiant et un signifié (que la suite de lettres c, h, a, i, s, et e soit le réceptacle palpable de l'idée d'une chaise est absolument immotivé), la forme apposée au sens linguistique est toujours en partie motivée, elle recèle des affinités (Barthes, 1957 : 211-212). Pour que le multiculturalisme atteigne la « ghettoisation ethnique », il faut un lien, qui est la confirmation officielle de la différenciation ou de l'exotisme, sans lequel le mythe ne peut exister. Dès lors, le concept mythique peut récupérer cette analogie tout en s'imposant. Seulement, la forme ne retient au plus que quelques analogies, car si le sens du mot multiculturalisme est pris dans sa totalité, le mythe s'écroulerait sous le poids d'un trop grand réalisme. C'est pour cela que ce qui est retenu du

multiculturalisme, c'est un fragment de son sens - à preuve, par exemple, M. Bissoondath imbrique les mots « multiculturalisme » et « ethnicité » : « At the heart of multiculturalism bob these " bits of driftwood " : communities shaped by notions of ethnicity ; more particularly, by a heightened sense of ethnicity ; most particularly, by a heightened sense of their own ethnicity. » (Bissoondath, 1994 : 102) Ainsi, il met l'emphase sur le fait que l'ethnisation des communautés est au centre de la problématique du multiculturalisme. Cette approche « ethnique » détourne le lecteur de toute autre explication et, en même temps, laisse transparaître ce qui la motive. (Nous reviendrons plus loin sur le sens d'« ethnicité ».)

Barthes nous dit qu'en résumé, la motivation du mythe :

« ...n'est pas " naturel " : c'est l'histoire qui fournit à la forme ses analogies. D'autre part, l'analogie entre le sens et le concept n'est jamais que partielle : la forme laisse tomber beaucoup d'analogues [sic] et n'en retient que quelques-uns... » (Barthes, 1957 : 212-213).

Cela aide à éclaircir pourquoi M. Bissoondath aborde le multiculturalisme en misant d'abord sur l'ethnicité comme facteur de déstabilisation nationale ; nous sommes, ici, aux antipodes du mythe trudeauïste du multiculturalisme où, au contraire, le multiculturalisme

serait un agent favorisant l'unité nationale. Il est entendu que du point de vue de M. Bissoondath, le multiculturalisme maintient les différentes communautés dans un état où elles sont constamment rappelées de leurs origines ethniques et celles des autres, ce qui empêcherait le développement d'une vision commune, d'un nationalisme proprement canadien. Tout en rendant « naturelle » l'équation « multiculturalisme = apartheid ethnique », cette approche évite des explications plausibles telles que, par exemple, le poids démographique des Canadiens d'origine britannique, la montée du nationalisme québécois ou l'importance de l'immigration. N'est-il pas un brin ironique que M. Bissoondath puisse s'imaginer que l'exotisme doit s'effacer devant la culture canadienne lorsqu'il se remémore que :

The fact remains, though, that Trinidad's motto, " Together We Aspire, Together We Achieve ", humanitarian in vision, universal in philosophy, betrayed by so many people in so many ways, still speaks to me. It offers a sentiment that I believe worthy of preservation, worthy of the land that, more than twenty years after my departure from Trinidad, I have learned to call home. (Bissoondath, 1994 : 27)

Hormis ses propres contradictions, si M. Bissoondath attaque le multiculturalisme avec tant d'acharnement, c'est parce qu'il le considère comme l'ultime responsable, depuis la chute de l'Empire britannique, du

manque d'une vision nationale cohérente au Canada. Bien que le mot « multiculturalisme » s'apparente facilement avec l'idée de ségrégation ethnique (multi = ségrégation ; culturalisme = ethnicité), il n'est pas si sûr que dans la réalité, le lien de causalité présumé existe, s'il en est un réellement. Le multiculturalisme est né dans un contexte où le mouvement nationaliste québécois menaçait sérieusement de rompre la fédération canadienne et où les effets d'une immigration intensive commençaient à peser lourdement sur l'échiquier politique (Breton, 1986), bref dans un milieu déjà en crise (sans parler même des fronts de luttes ouvrières et syndicales et autres défis à l'ordre). S'il y a lieu de parler de ségrégation ethnique, d'abord c'était le lot des Amérindiens puis des Canadiens français depuis la Conquête et, ensuite, c'était le sort partagé par les immigrants de plus en plus nombreux qui n'ont pu être assimilés pleinement dans le mode de vie capitaliste anglo-saxon dominant. Dans ces conditions, le multiculturalisme vient confirmer ou légitimer cet espace ethnique ou zone tampon dans la fédération canadienne ; il n'en est ni la cause, ni le pourvoyeur : au plus, il est témoin d'un état de fait dont l'existence est indépendante de sa reconnaissance - c'est une subtilité importante que M. Bissoondath ne laisse pas entrevoir.

Tournons nous maintenant vers un autre fragment exemplaire de son discours qui rend bien le mythe de la « ghettoïsation ethnique » :

Multiculturalism, with all its festivals and its celebrations, has done - and can do - nothing to foster a factual and clear-minded vision of our neighbours. Depending on stereotype, ensuring that ethnic groups will preserve their distinctiveness in a gentle and insidious form of cultural apartheid, multiculturalism has done little more than lead an already divided country down the path to further social divisiveness. (Bissoondath, 1994 : 89-90)

Établissons d'abord la chaîne sémiologique (voir figure 2). Le signifiant est une suite de mots composant deux phrases qui dénotent la conséquence du multiculturalisme. Le signifié ou concept, c'est la ségrégation ethnique. La signification nous apparaît sans ambiguïté : le multiculturalisme est incapable de projeter une image pénétrante de nos « voisins » : au contraire, il s'assure que le caractère distinct² des groupes ethniques est perpétué illusoirement. En créant ainsi une espèce atténuée, mais non moins fallacieuse d'apartheid ethnique, il n'a pu que contribuer à diviser davantage le pays. Bref, c'est le mythe à savoir que le multiculturalisme est une politique de « ghettoïsation ethnique » - c'est tout un prix à payer de la part du

2. Encore une fois, nous sommes rappelés ici que la notion de « distinct », même appliquée aux groupes ethniques, ne fait pas long jeu devant la pensée nationale unique.

gouvernement Trudeau qui tentait de séduire le « vote ethnique » et qui cherchait désespérément à sauver le pays d'une amputation !

FIGURE 2

Les termes du mythe de la ghettoïisation ethnique chez M. Bissoondath

<p>I. SIGNIFIANT (FORME) Une entité linguistique (deux phrases): «Multiculturalism, with all of its festivals [...] has done little more than [...] further social divisiveness.»</p>	<p>II. SIGNIFIÉ Le concept de «ghettoïisation ethnique»</p>
<p>III. SIGNIFICATION Le multiculturalisme crée des ghettos ethniques</p>	

Le fait qu'une politique reconnue officiellement comme un agent de tolérance ou comme un coussin douillet sur lequel les immigrants débarquent avant qu'ils ne s'assimilent à la société canadienne, puisse devenir trop accommodant vis-à-vis des immigrants et même garant d'une « forme insidieuse d'apartheid culturel », en dit long sur la pensée de M. Bissoondath. De toute évidence, ce qui en ressort est une inquiétude profonde devant la vacuité idéologique engendrée présumément par le multiculturalisme. À la limite, cette peur de vivre dans

l'inanité trahit le désir d'une dominance unilatérale de la pensée unique :

[Multiculturalism] has heightened our differences rather than diminished them ; it has preached tolerance rather than encouraging acceptance ; and it is leading us into a divisiveness so entrenched that we face a future of multiple solitudes with no central notion to bind us. (Bissoondath, 1994 : 192)

Ainsi, le multiculturalisme devient le responsable du maintien des différences entre les individus. En mettant en relief l'ethnicité, il contribue à une fragmentation du pays en des ghettos imperméables les uns aux autres ; en d'autres mots, le multiculturalisme est aux antipodes d'une politique qui favorise l'unité en accentuant les similitudes. Or, si cela est le cas, selon M. Bissoondath, c'est parce que le multiculturalisme « simplifie » la culture, c'est-à-dire qu'il conspire à une métastase de stéréotypes. Le mythe de la ghettoïsation ethnique s'alimente en grande partie du fait que le multiculturalisme a été de plus en plus perçu, au cours des années soixante-dix et quatre-vingts, comme une question de folklore ethnique ou de mets, de chansons et de danses exotiques. Raymond Breton, sociologue de l'Université de Toronto, résumait la tournure des événements de la manière suivante :

L'expression concrète du multiculturalisme affadissait dans une certaine mesure les valeurs que le programme avait pour fonction de communiquer. Au lieu de faire ressortir la valeur

des diverses cultures et de leur apport à la société canadienne, le multiculturalisme risquait de produire l'effet contraire. Dans la mesure où il favorisait l'impression qu'il ne fallait pas prendre les ethnocultures au sérieux, le multiculturalisme, dans sa forme concrète, pouvait rabaisser les ethnocultures plutôt que de les célébrer. La nécessité d'une nouvelle orientation commençait à se faire sentir. (Breton, 1986 : 62)

Ainsi, le folklore ethnique est expliqué comme un effet pervers de la politique, car au fond, l'un des objectifs de la politique n'était-il pas de favoriser l'intégration des immigrants à la société canadienne ? L'un des problèmes était que les « membres des groupes ethniques ne veulent pas être " renfermés " dans des frontières ethniques » (Breton, 1986 : 63) - un phénomène dont on entend l'écho d'autres pays pluralistes comme les États-Unis. Ce problème est certes celui de M. Bissoondath qui ne voit pas comment il peut s'intégrer pleinement au « mainstream » si son origine ethnique le suit pas à pas comme une ombre.

Le fait est que, dit-il, le multiculturalisme, avec sa pléthore de célébrations et de festivals, ne promeut que des aspects superficiels de la culture ; il est incapable d'en faire plus, car la richesse d'une culture est trop « vivante » pour être mise entre les mains froides de l'État. « Culture is life. It is a living, breathing, multi-faceted entity in constant evolution. » (Bissoondath, 1994 : 81) Définie ainsi, il est évident

que la culture ne peut être que partiellement saisie, même déformée, surtout si elle est l'objet d'une intervention gouvernementale. Mais, ce qui est plus important, c'est qu'il ne faut pas oublier que l'idée derrière le vocable trudeauïste du multiculturalisme est justement de présenter les diverses cultures - il faut comprendre que dans le merveilleux monde de M. Trudeau, soit la « nation canadienne », il n'existe que des « cultures » - du pays d'une façon qui est « tolérable » et qui, en dernière instance, ne compromet pas la légitimité de la fédération (Canada, Chambres des communes, 1971). En ce sens, il serait peut-être difficile de croire que le multiculturalisme peut faire autrement que d'exposer au grand public un spectacle sans signification profonde, du folklore, d'autant plus que le tout se passe dans une société où la valeur des objets est mesurée en termes de valeur d'échange. M. Bissoondath reconnaît ce fait, du moins en partie :

Our approach to multiculturalism encourages the devaluation of what which it claims to wish to protect and promote. Culture becomes an object for display rather than the heart and soul of the individuals formed by it. Culture, manipulated into social and political usefulness, becomes folklore - as René Lévesque said - lightened and simplified, stripped of the weight of the past. None of the cultures that make up our « mosaic » seems to have produced history worthy of exploration or philosophy worthy of consideration. (Bissoondath, 1994 : 88)

Tout compte fait, faut-il supposer que la dynamique qui sous-tend cette simplification de la « culture » - terme dont le sens est en partant, rappelons-le, flexible - cette transmutation de la culture en une espèce de « Mickey Mouse Land », où est offert à l'auditoire un spectacle mythique du « ailleurs chez soi », est le propre du multiculturalisme ? Ou s'agit-il plutôt d'un processus qui est typique dans les sociétés capitalistes, où tout est réduit en objets facilement « digérable » pour le consommateur, à l'instar des « mets chinois » qui n'ont rien de bien « authentique » à part du mot qui les désigne ? Le multiculturalisme peut-il s'exercer en dehors de système de la production, ou bien de ce que Jean Baudrillard a décrit comme étant la « logique de la valeur » (Baudrillard, 1972 : 259-260) dans son livre *Pour une critique de l'économie politique du signe* ?

Malheureusement, M. Bissoondath n'emprunte pas cette voie. Plutôt, il continue son raisonnement en invoquant des cas qui figurent les excès de zèle à l'endroit des « cultures ethniques » dans notre société multiculturelle - ce qui suit la logique de ses propos. Nous citons le cas suivant pour démontrer jusqu'à quel point sa critique en mène large. Par exemple, en 1994, tout en voulant démontrer sa compréhension et son appréciation de

l'Islam, la juge Raymonde Verrault adoucit la sentence d'un homme qui a sauvagement agressé sa belle-fille de onze ans, sous prétexte qu'il lui avait « épargné » sa virginité - fait important, reconnaissait la juge, considérant leur religion - en la sodomisant (!). Tout en étant exceptionnel, si cet exemple est signe de quelque chose, c'est à coup sûr bien plus qu'un cas de méconnaissance à l'égard de l'Islam ou d'altruisme démesuré même honnête, c'est à tout le moins le comble de la bêtise !

En vérité, l'argumentation de M. Bissoondath n'est pas complètement erronée et il a raison de dire que : « To attend an ethnic cultural festival, then, is to expose yourself not to culture but to theatre, not to history but to fantasy : enjoyable, no doubt, but of questionable significance. » (Bissoondath, 1994 : 84) Mais pour être plus précis, le multiculturalisme canalise solennellement une vision simplificatrice des « autres » ; et, en dernière analyse, il s'allie d'une part, auprès d'une idéologie prétendument « civique » ou « ouverte » légitimant la prépondérance de la fédération et, d'autre part, auprès du pluralisme social de la population canadienne - conséquence incontournable d'une économie dépendante d'un taux élevé d'immigration. Au

fond, M. Bissoondath ne brave que la pointe de l'iceberg. Le multiculturalisme colore la perception canadienne des « autres », lui inculque une signification précise ; mais il reste que toute figuration de l'autre ne peut être que simplifiante, ou plus exactement, déformée. À preuve : ce phénomène se manifeste dans tous les pays pluralistes et, dans la plupart des cas, sinon tous, il se montre d'une façon plus prononcée - sans même la présence d'une politique complaisante envers la « différenciation culturelle » ; d'ailleurs, M. Bissoondath en est sûrement conscient, étant natif de Trinidad, ex-colonie de l'Empire britannique dont la population subit le racisme. S'il est vrai que le cas du Canada est spécial, qu'il comporte ses propres exemples de chauvinisme, il ne demeure pas moins que le multiculturalisme n'est pas le principe ou le moteur de la ségrégation qui y existe ; prétendre le contraire, c'est faire fi de l'histoire ! Il faudrait plutôt chercher l'explication des « ghettos ethniques » dans le fait qu'ils sont des réseaux d'entraide « social, culturel et linguistique » et qu'ils se manifestent d'abord en général chez les groupes ethniques les plus démunis ou qui souffrent de discrimination (économique, sociale, « raciale », etc.)³.

3. Pour un portrait d'un « ghetto », voir *Les Italiens du Québec*, de Claude Painchaud et Richard Poulin (1988).

Le ghetto se crée pour des raisons relatives à la condition du groupe qui immigré. Le multiculturalisme ne le crée donc pas. Or, si M. Bissoondath s'acharne contre le multiculturalisme, c'est non seulement parce que c'est une proie facile - le mythe de la ghettoïsation ethnique s'y colle bien - c'est aussi pour le rendre responsable des « maux » engendrés par une absence d'unicité, de conformisme, au Canada. Qui plus est, comme pour marquer davantage la perversité du multiculturalisme, M. Bissoondath lui prête un caractère raciste.

« Ethnicity is the classification of human beings by race, religion, language, cultural traditions and other traits held in common. » (Bissoondath, 1994 : 99) Ainsi, selon M. Bissoondath, dans la mesure que l'approche multiculturelle est « ethnicisante », elle est également discriminatoire anatomiquement - tout comme elle l'est du point de vue religieux et du langage - et ce genre de catégorisations ouvre la voie - « They allow the less stable among us... » (Bissoondath, 1994 : 100) - à une hiérarchisation fallacieuse du monde. Évidemment, il serait certes difficile de s'imaginer un ghetto ethnique qui n'est pas le résultat d'une perception du monde hiérarchisant les êtres humains. De toute façon, ce qui est intéressant de noter est que le multiculturalisme est maintenant garant de ce qu'il est censé combattre dès le

départ : voilà tout un tour de force ! Si cela est possible, c'est parce que, comme nous l'avons dit, le discours mythique déforme le signe du système sémiologique sur lequel il s'appuie.

Encore une fois, nous sommes ici devant la duplicité de la forme mythique qui joue sur le sens linguistique et qui permet le concept mythique de s'implanter. M. Bissoondath affirme qu'une conscience de l'origine culturelle et raciale est « essentielle » à l'identité individuelle (Bissoondath, 1994 : 103) - ce que les tenants du multiculturalisme ont toujours maintenu - et en même temps, il avance que le multiculturalisme est une politique perverse parce qu'elle crée des ghettos basés sur la différenciation culturelle et raciale. Au premier abord, cela peut paraître contradictoire ; mais en poussant l'analyse plus loin, le concept de la ghettoïsation ethnique peut difficilement prendre forme sur un signe vide ou sur un refus complet de l'ethnicité. Autrement dit, M. Bissoondath acquiescera à une certaine reconnaissance de l'ethnicité tant et aussi longtemps que son propos n'est pas mis en péril : il s'agit d'une question de laisser derrière « raisonnablement » ce qui empêche le développement d'une société où le conformisme fait loi. En fin de compte, M. Bissoondath affirme non sans optimisme et naïveté que « ...neither history nor

race nor culture is destiny : human beings are saved from that by intelligence and the gift of irony. And it is the ironic eye, questioning, judging, that ultimately refuses to simplify. » (Bissoondath, 1994 : 104)

Le mythe de la ghettoïisation ethnique dépend aussi de l'idée que le multiculturalisme marginalise les groupes ethniques. Pour exemplifier cette présomption, M. Bissoondath cite le célèbre cas de Ben Johnson, cet athlète olympique déshonoré pour cause de consommation de stéroïdes. Il affirme que si Ben Johnson avait été accepté dès le départ simplement comme un « Canadien », il aurait été difficile de s'en distancier comme étant un immigrant ou un « Canadien-Jamaïcain ».

The exotic multiculturalism concept of the everlasting immigrant has come to function as an institutional system for the marginalization of the individual : Ben Johnson was, in other words, a Canadian when convenient, an immigrant when not. (Bissoondath, 1994 : 116)

Quoique ses dires semblent dégager une aura de vérité, il n'est pas sûr que le multiculturalisme soit réellement la source de la marginalisation dont il parle. Par exemple, les attentats terroristes qui ont eu lieu récemment aux États-Unis ont été aussitôt dénoncés comme étant des actes d'étrangers - particulièrement de Musulmans - parce que jugés « un-american ». Pourtant, à la grande surprise d'un grand nombre, la bombe qui a

explosé à Oklahoma City aurait bel et bien été posée par un Américain. Dans un article consacré à expliquer la vulnérabilité des États-Unis face au terrorisme, Ronald Steel, professeur à l'Université de Californie, décrit l'explosion à Oklahoma City comme ceci : « Il [le terrorisme] est le fait de ces "étrangers" qui sont bien américains, avec leur fantasme familial d'un ennemi omnipotent. » (Steel, 1996 : 6)

Même chose en France, un pays qui se félicite d'être une « terre d'accueil » pour les immigrants, où :

Le nouveau cadre juridique [en vigueur depuis 1993, sur l'initiative du ministre de l'Intérieur] est plus qu'une simple loi sur l'immigration, et la philosophie qui le sous-tend constitue une véritable déclaration de guerre à l'encontre de tout étranger coupable de ne pas être ou paraître européen. (Nuno, 1996 : 10)

Ainsi, l'« étranger-français » est rappelé qu'il n'est pas tout à fait français et qu'il ne pourra d'ailleurs jamais l'être, bref qu'il est un marginal, à chaque fois que la police lui exige, conformément à la loi, ses papiers.

Entêté à mystifier le processus de marginalisation des « étrangers » en l'abordant comme un effet du multiculturalisme, M. Bissoondath avance en outre que le multiculturalisme disloque la psyché des individus. Son argument est le suivant. Avec son emphase sur le passé, le multiculturalisme permet chez les nouveaux arrivants

d'avoir une « double loyauté ». C'est-à-dire, puisqu'il est normal qu'ils maintiennent des liens avec leur pays d'origine, ils ne peuvent pas être complètement dévoués envers leur pays d'adoption. En tentant d'établir une distinction - qu'il considère « vitale » - entre prendre les armes pour défendre une idée et prendre les armes pour une question de sang, M. Bissoondath affirme sur un ton pour le moins chauvin :

To forsake [mes italiques] one's country, to commit oneself to battle in the land of one's forebears for ideals not intellectual but racial, is at best to reveal loyalties divided between country and ethnicity. The right to decide on the distribution of one's commitments is, of course, fundamental : freedom of belief, freedom of conviction, freedom of choice. It says much about the new country, however, that its *command* [mes italiques] of its citizens' loyalties is so frequently tenuous. (Bissoondath, 1994 : 123)

Voilà un bel argument contre l'aide « étrangère » apportée aux « rebelles ethniques », qui sont le plus souvent des mouvements de libération nationale, et, pourquoi pas, contre ces mouvements mêmes ! En fait, la distinction que M. Bissoondath fait entre un idéal intellectuel et un idéal racial est intenable : les Alliés durant la Seconde Grande Guerre ont-ils combattu en fonction d'une idée, soit contre le nazisme, ou de l'ethnicité, soit pour défendre leurs « frères » anglais, français, polonais, etc. ? Dans la même suite d'idées, aurait-il fallu empêcher les Canadiens d'origine croate

d'aller combattre les Serbes sous prétexte qu'ils défendaient les « leurs » ? Mais s'ils partaient défendre, par exemple, la démocratie, une notion qui n'aurait pas de lien avec le racisme, en Europe de l'Est, pas de problème ! De toute façon, ce ne sont là que des prétextes, car les intérêts mis en jeu lors d'affrontements armés sont bien plus qu'idéologiques.

Plus loin, M. Bissoondath s'enlise davantage :

Divided loyalties reveal a divided psyche, and a divided psyche, a divided country. These young Canadians of Croatian descent are not alone in their *adulterated loyalty* [mes italiques] to Canada. Others, too, find it impossible to make a whole-hearted commitment to the new land, the new ideals, the new way of looking at life. (Bissoondath, 1994 : 124)

Ces paroles laissent entendre qu'un Canadien qui irait défendre la nation de ses parents contre un quelconque usurpateur serait taxé d'infidélité. Tout en étant imbibés de paternalisme, ces mots décrivent un Canada faible, mou si ce n'est cocu, bref un Canada multiculturel. Évidemment, cela ne plaît pas à M. Bissoondath - et sûrement à d'autres - qui rêve au jour où les ghettos ethniques seront chose du passé et où le Canada sera uni et fort.

CHAPITRE 3

IDENTITÉ NATIONALE CANADIENNE ET ANGLO-CONFORMISME

Dans la mythologie bissoondathienne, le thème du refus de la multiplicité occupe une position centrale. Or, ce rejet mythique est symptomatique d'un malaise, à savoir l'absence d'une identité canadienne unique. Ici, nous nous situons au cœur de son discours : la nécessité d'une bonne dose d'anglo-conformisme dans la création d'une identité nationale proprement canadienne. Examinons donc de plus près cette parole pour voir comment le mythe de l'anglo-conformisme se nourrit auprès d'une version de ce qui est typiquement « canadien » et qui reflète une recherche de l'unicité.

LE LANGAGE-OBJET

Que signifie être « canadien » ? Du point de vue du langage-objet, le mot « canadien » se décortique en tant que signifiant, signifié et signe. Le signifiant est la suite de lettres formant le mot comme tel, dont l'ordre et la prononciation sont déterminés par une certaine convention plus ou moins immuable. Le signifié, lui, est la matière brute du terme : il s'agit de l'idée de

« canadien ». Le signe est l'alliance des lettres et de l'idée, c'est le mot pris dans sa totalité. Littéralement parlant, donc, être « canadien » porte le sens suivant : « du Canada ou qui concerne le Canada » (*Le Petit Robert*, 1988 : 243).

Cela dit, cette définition ne nous informe guère à part du fait qu'il s'agit d'une expression qui est faible en substance. Maintenant, cette qualité du signifiant nous est hautement significatif, car elle nous révèle que le mot « canadien » est facilement altérable par un discours mythique quelconque. « [Le] mythe préfère travailler à l'aide d'images pauvres, incomplètes, où le sens est déjà bien dégraissé, tout prêt pour une signification » (Barthes, 1957 ; 213).

Ainsi, le mot « canadien » est peut-être pauvre au niveau linguistique, mais elle ne l'est certes pas au niveau mythique. Étant particulièrement vulnérable à l'appropriation, au jeu de l'histoire, elle a connu diverses significations. Or, depuis les trente dernières années, l'une d'entre-elles a dominé le développement national canadien (Smith, 1992).

LE MYTHE TRUDEAUÏSTE

L'idéologie nationale actuelle, qui est d'ailleurs de plus en plus fortement contestée, est largement empreignée d'éléments mis en branle par le gouvernement de M. Trudeau au courant des années soixante et soixante-dix. Deux aspects fondamentaux s'imposent ici, soit les politiques du multiculturalisme et du bilinguisme.

Nous avons dit précédemment que le multiculturalisme se définit comme la reconnaissance de la coexistence de plusieurs cultures dans un pays. Quant au bilinguisme, il s'agit de la qualité d'une personne, d'un groupe ou d'une institution d'être en deux langues (*Le petit Robert*, 1968 ; 184). Sachant cela, comment déterminer la signification trudeauïste de « canadien » ? Établissons-en la chaîne sémiologique.

Dans ce cas-ci, le signifiant est une expression dont le sens porte sur ce qui est canadien. Le concept mythique, lui, est double : d'une part, il est question de la reconnaissance de la coexistence de plusieurs cultures dans un pays ; d'autre part, de la qualité d'une personne, d'un groupe ou d'une institution d'être en deux langues. La signification du mot, c'est le total associatif des deux termes précédents ; c'est

« canadien » plus son contenu mythique, le multiculturalisme et le bilinguisme, superposés l'un sur l'autre, formant un tout indissociable.

Le mythe trudeauïste relatif au mot « canadien », c'est « le multiculturalisme dans un cadre bilingue ». Dans cette optique, la signification de « canadien » est à la fois une notification et un constat de la multitude culturelle de même que de la dualité linguistique. Par exemple, si on se promène dans l'un des centres commerciaux d'une des grandes villes « multiculturelles » canadiennes et qu'on y observe les différents comptoirs alimentaires, force est souvent de constater la pluralité des menus disponibles : Slovaqui, Shawarma ou Falafel, Chop suey ou Chicken balls, Poutine brune ou à l'italienne, Pizza, Sous-marin, Cheeseburger, Poulet frit, etc.

Maintenant, à partir de ce constat, poussons l'anecdote. Notre choix s'étant fixé finalement sur le « combo chinois », nous nous dirigeons vers le comptoir « L'Oncle Ho » et je me fais accueillir par une jeune fille aux yeux bleus, visiblement orientale, qui me demande : « Bonjour, may I help you ? ». Rien d'extraordinaire là, pourrait-on dire justement. Sauf que ce qui est intéressant est que si on déchiffre cette exemple significatif de « canadien » à partir du point de

vue du lecteur, cette anecdote peut paraître tout à fait vraisemblable ; d'ailleurs, il serait même difficile d'imaginer les choses différemment. Et si c'est le cas, c'est parce que le mythe est un système dans lequel les rapports entre les faits sont établis par un enchaînement « naturel » (Barthes, 1957 ; 217).

Bien que le mythe trudeauïste semble cohérent, il n'en demeure pas moins qu'il déforme. En étant basé sur les concepts du « multiculturalisme » et du « bilinguisme », il défigure, aux yeux de plusieurs, ce qui est typiquement canadien. Richard Ogmundson, sociologue de l'Université de Victoria, réfute carrément le « nouveau contrat social du multiculturalisme » accentuant les « " Old World " cultural identifications » (Ogmundson, 1992 : 47). Il refuse de se faire identifier comme un « hyphenated canadian », car il est d'avis qu'il a le droit d'être considéré simplement comme étant « canadien ». Il affirme même que : « In a way, one might consider the multiculturalism program to be a form of cultural genocide aimed at the destruction of a pan-Canadian identity. » (Ogmundson, 1992 : 47) Ainsi, ce qu'il défend est qu'il aurait fallu laisser libre cours à une identité proprement canadienne, au lieu de miser sur

une politique destinée prétendument à diviser le pays⁴. Qui plus est, son discours frappe par son caractère pathétique : d'une part, nostalgique, il remémore l'époque de ses parents et de ses grands-parents lorsque l'assimilation des immigrants était la norme ; d'autre part, il déplore avec ressentiment qu'il ne peut s'afficher sans qu'il soit considéré prétendument comme un raciste ou un chauvin. Enfin, « to be a Canadian is to be a nigger in one's own country .» (Ogmundson, 1992 : 49) Qu'il se sente attaqué, soit ; mais qu'il se compare aux plus démunis, même allégoriquement, c'est banaliser leur réalité !

Toutefois, qu'il se réjouisse un peu ; car comme Pamela White de Statistique Canada et Monica Boyd, sociologue de Florida State University, le font remarquer, le nombre de ceux qui ont répondu « Canadien » à la question concernant l'origine ethnique, lors du recensement de 1991, a augmenté d'une façon non négligeable par rapport à celui de 1986 (White, 1992 : 167-169 ; Boyd, 1996 : 2). En 1986, ce nombre constituait

4. Sauf que dans son texte, il ne discute pas de la place prépondérante qu'occupe la montée du nationalisme québécois moderne dans la question du développement national canadien. Cette omission flagrante, qu'on rencontre trop souvent dans la littérature anglophone, indique une profonde méconnaissance des enjeux passés et actuels ou une tentative de nier le nationalisme québécois. En effet, l'identité canadienne que M. Ogmundson défend inclut-elle le « fait québécois » ?

0.5% de la population canadienne ; en 1991, il a atteint presque 4% de la population ⁵.

« By 1991, slightly over one million persons (out of 26 million) replied " Canadian " to the ethnic question, making this category the fastest growing " new " ethnic group over the five year periode [...] " Canadian " was the fourth largest selection for single responses (exceeded by french, British and German ethnic selections) » (Boyd, 1996 : 2).

Et de ce nombre, plus des trois quarts ont répondu uniquement « canadien », ce qui porte le nombre de « unhyphenated Canadians » à environ 800 000 (Boyd, 1996 : 20).

Monica Boyd explique ce phénomène en grande partie comme le résultat d'une campagne de politisation mené par certains journaux anglophones lors du recensement de 1991. Elle appuie son argument sur une analyse expliquant les probabilités de choisir « Canadien » étaient plus élevées parmi les individus demeurant à Oshawa, Toronto, Hamilton, St Catherines-Niagara, Kitchener, ou bien à Regina-Saskatoon, Calgary et Edmonton, villes où la presse écrite (principalement la famille des journaux Sun

5. Malheureusement, les résultats du recensement de 1996 ne sont pas disponibles à ce jour. Seulement, le NCT (National Census Test) de 1993 indique que le nombre de ceux qui s'identifient comme « canadiens » risque d'y être plus élevé qu'en 1991. À ce sujet, lire « Challenges in Measuring Canada's Ethnic Diversity », de Pamela White (1992).

et les chroniques de Doug Fisher) tendait à faire valoir « l'option canadienne »⁶ (Boyd, 1996 : 21).

Quoi qu'il en soit, M. Ogmundson s'est trompé grandement lorsqu'il affirmait que son point de vue est marginal (Ogmundson, 1992 : 48-49). Il n'est définitivement pas seul à se considérer simplement « canadien ». En plus, le nombre de « Canadian Wannabes » serait même à la hausse.

Or, le mythe d'un Canada multiculturel altère aussi une autre version d'« être canadien », celle d'un Canada biculturel (Smith, 1992). En 1963, le gouvernement de M. Pearson confiait à la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme le mandat de trouver les meilleurs moyens pour que la fédération canadienne se développe en fonction de l'égalité des deux peuples fondateurs et fasse valoir la contribution des « autres » groupes ethniques à l'enrichissement culturel du Canada. Dans la continuation de ce mandat, la Commission Laurendeau-Dunton, pour sa part, misait sur les mesures à prendre pour que les nouveaux Canadiens puissent continuer à enrichir le patrimoine canadien et à bénéficier du cadre social que leur fournissent les groupes ethniques, tout en s'intégrant à l'une ou l'autre

6. Mentionnons que son analyse tient compte de l'effet de d'autres facteurs socio-économiques et démographiques, tels que l'âge, la religion, l'éducation, le revenu du ménage, etc.

des deux « communautés dominantes », anglophone ou francophone. Ainsi, les deux commissions mettaient de l'avant l'idée d'un pays constitué de deux « noyaux » auxquels se grefferaient les nouveaux arrivants. Quoique le gouvernement de M. Trudeau ait adopté bon nombre des recommandations de la Commission B & B, dont les dispositions sur les langues officielles, il a rejeté toutefois l'image d'un pays biculturel au profit de celle d'un pays multiculturel. D'aucuns ont contesté cette nouvelle représentation du Canada.

Guy Rocher, notamment, faisait valoir, à la réunion annuelle de la Société canadienne de sociologie et d'anthropologie, en 1972, que la position officielle du gouvernement de M. Trudeau était une innovation importante dans le développement national canadien ; c'est-à-dire, qu'elle écarte deux visions du pays, celle d'un pays unitaire et celle d'un pays biculturel (Rocher, 1973). Reconnaissant que le Canada a été fondé par les « communautés anglophone et francophone », M. Rocher adoptait le point de vue selon lequel langue et culture sont intimement liées ; et croyait que le biculturalisme est la suite logique du bilinguisme. En fait, il prévoyait que la nouvelle définition de la société canadienne aurait des conséquences désastreuses, principalement sur la « communauté francophone ». En

effet, celle-ci se retrouverait donc affaiblie sans le biculturalisme, dans un contexte où le poids démographique pèse lourdement en faveur de la communauté anglophone ; elle serait noyée dans une « mare multiculturelle » où les groupes ethniques préféreraient - pour des raisons évidentes - parler plutôt l'anglais que le français. M. Rocher concluait sa présentation en signalant, sur un ton plutôt inquiet, qu'à force de prendre conscience de ce nouveau contexte, les Canadiens français opteront de plus en plus pour l'indépendance du Québec :

Je crains que l'atomisation culturelle que nous propose la déclaration d'octobre 1971 du Gouvernement canadien soit en définitive un projet d'éclatement de la Confédération canadienne. Le Canada multiculturel offre trop peu de chances désormais à la survie et à l'épanouissement de la culture canadienne-française. La création d'un Québec francophone indépendant apparaîtra comme la dernière chance d'une nation française nord-américaine dont l'avenir est de toute façon incertain. (Rocher, 1973 : 126)

En ce sens, l'option du biculturalisme dans un cadre bilingue est présentée comme la dernière chance à la fédération canadienne d'accorder la « juste place » revenant historiquement aux Canadiens français ; et, à défaut de cela, il ne serait qu'une question de temps avant que ceux-ci choisissent une forme ou une autre de souveraineté. Or, deux référendums plus tard et un autre en vue dans un avenir rapproché, la conclusion de M.

Rocher ne semble pas complètement fausse. En rétrospective, quoiqu'il soit difficile de dire ce qui serait arrivé réellement si le biculturalisme avait été promu officiellement de pair avec le bilinguisme - pour s'aider cependant, on peut se rappeler qu'une idéologie ne peut pas, à la fin, se maintenir longtemps déphasée par rapport à la réalité -, une reconnaissance plus grande de la « québécoisité » aurait peut-être apaisée l'essor du mouvement souverainiste québécois.

Malgré leurs dissimilitudes manifestes, cette position et celle de M. Ogmundson partagent ceci en commun : elles appuient leur argument contre le multiculturalisme sur une rupture éventuelle de la fédération canadienne - raisonnement difficile à démontrer dans les faits, mais non moins efficace symboliquement. Et elles visent également une plus grande cohésion canadienne en exigeant forcément des immigrants un conformisme « culturel » à l'un ou l'autre des deux groupes linguistiques nationaux. En effet, elles se rejoignent, non loin de la position de M. Bissoondath, quelque part aux antipodes du discours trudeauïste sur la « canadienneté ».

LE DISOURS BISSOONDATHIEN FACE AU CANADA

À travers la tentative de M. Bissoondath de transformer le mythe du multiculturalisme en son contraire, soit une politique de « ghettoïsation ethnique », transparait sa vision de ce qui est typiquement canadien - ou plutôt de ce qui devrait l'être. Dans ce qui suit, nous allons faire ressortir de son discours les différents éléments qui composent le concept mythique de l'« unicité culturelle ».

Dans le chapitre intitulé « Beginnings », M. Bissoondath rappelle des anecdotes sensées expliquer le développement national canadien depuis le début du XX^e siècle jusqu'à l'avènement du multiculturalisme. Par exemple, il raconte l'histoire de ces immigrants, Paul et Natasha Ignatieff, qui ont fui la révolution bolchevique. Ce qu'il trouve de remarquable dans leur histoire c'est moins leur esprit cosmopolite que leur dévouement total et inconditionnel à leur nouveau pays d'adoption :

So complete has been their engagement with society both personally and professionally that they seem to have been here forever. That their is nothing parochial about the Ignatieff family is not surprising. That they are defined by a becoming cosmopolitanism is no surprise either. The surprise is that they should have come so quickly to embody a kind of Canadianism : an idea of public service, the life of the mind. (Bissoondath, 1994 : 28)

Pourquoi s'étonne-t-il devant leur rapidité à se conformer au monde autour d'eux, bref à devenir des patriotes exemplaires ? On retrouve peut-être une réponse plus loin dans sa discussion qu'il a eue avec Micheal Ignatieff, se demandant si quelque chose a changé depuis l'arrivée de ses grands-parents, en 1928 :

" I have some sense of a generational change here, that earlier waves of immigration understood integration here as ' We will learn the language, we will learn the values, we will learn the culture ' - and some of that had a semi-sacramental importance. My father could always tell you what it was like to stand in line in 1935 at City Hall in Toronto as a young university undergraduate and take the Canadian oath of citizenship : he had a feeling of a tremendously important rite of passage which left him incredibly patriotic as a Canadian to the end.

" I think some of it had to do with destitution. They had nothing when they came and they thought : We're not in a position to dictate the terms here, we're coming to a new, young country and we'll take what we can get [...] " (Bissoondath, 1994 : 31-32).

Évidemment, le Canada n'est pas exactement ce qu'il était, il y a soixante-dix ans. À cette époque, « Anglo conformism ' was the prevalent norm in Canada... » (Christopher, 1987 : 333) et les groupes ethniques étaient moins nombreux et moins variés qu'aujourd'hui. Alors, il va sans dire que les immigrants s'assimilaient volontiers à leur nouvelle « société d'accueil » et devenaient, dans certains cas, des Canadiens exemplaires. Aujourd'hui, au grand désarroi de M. Bissoondath et de M.

7. Évidemment, l'expression « Anglo conformism » fait référence ici au modèle anglo-saxon.

Ogmundson, l'assimilation des immigrants au « mainstream canadien » ou à la culture « anglo-canadienne⁸ » n'est plus une chose aussi automatique qu'elle l'était à l'époque des Ignatieff.

Pourtant, reconnaît M. Bissoondath, « [Canada] was on the whole, a country protective of its racial and cultural exclusivity. » (Bissoondath, 1994 : 32). Comme pour montrer que tout chose a un mauvais côté, il rappelle ainsi certains événements disgracieux tels que la déportation des passagers Sikhs du *Komagata Maru*, en 1914 ; les discriminations qu'ont subies les citoyens naturalisés d'origine japonaise, en Colombie-Britannique ; la difficulté des Canadiens français d'obtenir des postes de direction, malgré les « succès politiques » de Sir Wilfrid Laurier. En résumé, « This, then, was one aspect of the country to which the Ignatieff family came in 1928, a country of *easy social integration* [mes italiques], but only for those permissible under the unwritten racial and ethnic policies of the time. » (Bissoondath, 1994 : 35)

En même temps, continue M. Bissoondath, le Canada était en transition ; il amorçait son indépendance vis-à-vis de l'Angleterre. Avec le Statut de Westminster, le

8. Il faut dire *anglo-canadienne*, car les immigrants adoptaient généralement l'anglais plutôt que le français comme langue d'« usage ». Cela est encore vrai aujourd'hui.

gouvernement canadien obtenait le contrôle intégral de la politique intérieure et extérieure du pays. Et quelques trente années plus tard, le Canada succombait « to the powerful liberal ethic that the decade brought to North America. » (Bissoondath, 1994 : 37) Le Canada faisait élire, à l'instar des États-Unis, des gouvernements qui agissaient moins en fonction d'un consensus à grande échelle que de ce qu'ils jugeaient être « bon » pour le peuple. Or, c'est là un jugement naïf de la part de M. Bissoondath. Les gouvernements ne légitiment-ils pas généralement leur politiques par une référence au « meilleur » ? Et ne sont-ils pas élus justement en partie parce qu'ils prétendent défendre et promouvoir l'unité nationale ?

En tous cas, c'est ainsi que M. Bissoondath décrit le gouvernement de M. Trudeau, soit comme un gouvernement qui ne se satisfait pas seulement d'« écouter » la population, ou d'être « démocratique », mais qui est guidé aussi - surtout - par une certaine perception idéalisante du « bien » :

They [activist governments] will seek, as much as possible, to engage a predetermined ideological agenda, establishing social and legislative programs designed to nudge (or shove) society in directions they deem laudable. It is, to a certain extent, a Platonic approach to government, the construction of myth and structure aimed at the attainment of a reasonable Good. [...] Unless opposition is vigorous, though, the activist government will proceed with its

agenda, leaving the game of catch-up to the people. (Bissoondath, 1994 : 36-37)

Ce que M. Bissoondath ne mentionne pas, c'est que le gouvernement de M. Trudeau a été élu dans une période d'expansion économique considérable qui lui conférait le luxe de pouvoir mettre en pratique des politiques coûteuses. Ce qu'il ne dit pas non plus, c'est M. Trudeau s'est fait connaître comme adversaire du nationalisme au Québec - nationalisme qu'il considérait antidémocratique, car ethnique. De toute façon, ce qui semble le cas est qu'il est en train de préparer le terrain pour mieux accréditer sa version de « canadien » : en prétextant que M. Trudeau fût à la tête d'un « gouvernement activiste », il est plus facile de dépeindre le multiculturalisme comme une politique imposée par « en haut », voire comme une manœuvre antidémocratique.

Enfin, M. Bissoondath termine son « survol historique » en concluant que le Canada est passé d'une situation où la politique nationale reposait sur la préservation de l'homogénéité raciale et ethnique, à une autre où le « centre » n'est plus clairement identifiable. « The traditional notions of Canada, then, representing the centre of the nation's being challenged, even effaced, by the need for transition - a need

created, to a large degree, by multiculturalism. »
 (Bissoondath, 1994 : 45)

Dans le chapitre intitulé « Losing the centre », M. Bissoondath expose les idées principales du livre *The Trouble with Canada*, de William Gairdner, écrivain canadien de droite. Bien qu'il dénonce ses propos comme étant foncièrement racistes, il considère toutefois que M. Gairdner pose des questions pertinentes, à savoir, par exemple, comment la diversité culturelle peut-elle être préservée et encouragée lorsque le but ultime est, et doit être, l'intégration des immigrants. Évidemment, la question suggère la réponse...

Mais ce qui est intéressant ici est que M. Bissoondath révèle, dans un tour de force, l'idée maîtresse de sa pensée. Tout en suggérant que M. Gairdner associe les notions de cohésion sociale et de race, il s'en distancie en évoquant que ce qui unit les humains le plus profondément est une question d'« humanisme ».

« I would suggest [...] that the spirit and the intellect frequently meet in the most unexpected ways, that brotherhood⁹ goes beyond the skin to essential notions of humanity. »
 (Bissoondath, 1994 : 71)

Philosophe, il continue sa pensée :

9. Peut-être qu'il refuse ainsi une interprétation raciste des rapports humains, mais cela ne l'empêcherait pas pour autant d'exclure les femmes du domaine des relations « profondes ». Admettons que son choix du mot « brotherhood » joue un peu contre ses propos...

« Simply put : Who makes a better neighbour a man of any colour who shares your basic values or a man of any colour who does not ? Culture, in its essentials, is about human values, and human values are exclusive to no race. » (Bissoondath, 1994 : 71)

Ainsi, sa définition de la culture repose sur l'« universalisme » des valeurs, un certain « humanisme transcendant les races ». À partir de là, on pourrait supposer logiquement que la culture dépasse aussi les frontières nationales. Non, car il y a un hic :

« And it is here that multiculturalism has failed us. In eradicating the centre, in evoking uncertainty as to what and who is Canadian, it has diminished all sense of Canadian values, of what is a Canadian. » (Bissoondath, 1994 : 71)

Il y aurait donc des valeurs typiquement « canadiennes ». Est-ce qu'il y a là une contradiction dans le discours de M. Bissoondath ?

Il est évident que la question nationale occupe une place importante dans le discours de M. Bissoondath, sinon pourquoi se donne-t-il la peine d'écrire un livre portant sur la dénonciation d'une politique qui disloquerait le Canada ? Mais, en même temps, il met à l'avant plan la question de l'« universalisme culturel ». Cette apparente contradiction peut se résoudre de la manière suivante.

Comme il a été dit plus haut, M. Bissoondath considère qu'il n'y a pas de valeurs propres à une

« race » quelconque. S'il affirme cela, c'est simplement pour combattre les préjugés racistes qui sont encouragés prétendument par le multiculturalisme. Et cela ne l'interdit pas nécessairement de formuler l'existence d'une identité nationale reposant sur d'autres valeurs plus ou moins exclusives. Sinon à quoi bon qu'il demande « what is a Canadian ? ». Autrement dit, ce qu'il recherche est en quelque sorte un « universalisme unitaire ou national ». Pour en arriver là, des efforts doivent être déployés pour adoucir autant que possible toute forme de discrimination et de parcellisation. Et il faut théoriquement que les individus se conforment à la « volonté nationale ». Or, quelle sont les éléments constituant cette « culture nationale canadienne » ? M. Bissoondath pose la question :

What values do Canadians hold dear ? In the amorphous present, possibilities compete : the social safety net versus the deficit ; bilingualism versus unilingualism ; the environment versus the economy ; diversity versus homogeneity ; nationalist defiance of American values versus former prime minister Brian Mulroney's submission to them. The soul of the country seems to be up for grabs. Ethical decisions must be made. (Bissoondath, 1994 : 73)

En effet, les Canadiens n'ont pas fait leur choix concernant leur identité. Si c'est le cas, c'est parce qu'ils seraient encore aux prises avec une politique qui les maintiendrait dans un état d'indécision. Mais, il

propose une piste : « A place to start would be in accepting that Canadians, because they are of so many colours, are essentially colourless, in the best sense of the word. » (Bissoondath, 1994 : 73) Et pour faciliter l'acceptation de son « universalisme culturel », pas de retour en arrière :

We can learn from the past the good old days weren't that good, and they were pretty awful for some and can begin to construct a new sense of ourselves and our country. To attempt to return wholesale to the past, to seek to shore up superficial traditions, would be pointless, even self-destructive. Canada, I would suggest, has seen enough of that. (Bissoondath, 1994 : 73-74)

Du moins, le passé peut servir de guide pour l'avenir dans la mesure qu'on ne tombe pas dans le piège de faire revivre de futiles traditions ; car il est important d'avoir un sentiment d'appartenance qui n'est pas constamment mis en doute par les expériences d'une vie antérieure. Pour donner un exemple, M. Bissoondath cite le passage suivant écrit par Bharati Mukherjee dans son livre intitulé *Darkness* : « " If you have to wonder [wether you will belong], if you keep looking for signs, if you wait surrendering little bits of a reluctant self every year, clutching the souvenirs of an ever-retreating past you'll never belong, anywhere. " » (Bissoondath, 1994 : 108) Ainsi, « to belong » est crucial. « Mukherjee looked forward (and not backward) to an idea of immigrant

perfection, since found in the United States. » (Bissoondath, 1994 : 108) M. Bissoondath évoque donc que Mukherjee a trouvé son « sanctuaire » aux États-Unis, pays où l'immigrant ne serait certes pas confus devant sa nouvelle identité.

En gros, il évident que M. Bissoondath est perturbé devant l'état actuel du Canada. Situation, croit-il, dans laquelle il n'y a pas de « noyau » clairement identifiable et qui est provoquée par le multiculturalisme. Il y existe ce qu'on peut appeler un « laisser-aller culturel » forçant les Canadiens de vivre dans la confusion la plus totale quant à leur identité nationale. M. Bissoondath considère cela inacceptable et propose un modèle national canadien basé sur une « culture universaliste », ou « non-ethnique ». À l'instar de M. Ogmundson, il suggère un « unhyphenated Canada », c'est-à-dire un nationalisme « proprement » canadien. Cela implique nécessairement que les nouveaux Canadiens se conforment pleinement à leur nouvelle identité, à défaut de quoi ils ne pourront que vivre en dehors du « mainstream », comme c'est prétendument le cas avec le multiculturalisme.

Or, il nous reste à traiter d'une dernière question, mais non la moindre : est-ce que cette version de « canadien » inclut le « fait québécois » et le français,

ou, au contraire, est-ce qu'elle les rejette parce qu'incompatibles avec un nationalisme canadien unitaire ?

CHAPITRE 4

RECONNAISSANCE ET NATIONALISME QUÉBÉCOIS

Du discours mythique de M. Bissoondath, il ressort que le Canada a désespérément besoin d'une nouvelle et unique identité ; en fait, une identité qui est axée sur un conformisme à une culture à la fois nationale et « universaliste ». Or, est-ce que cela implique une reconnaissance de la nation québécoise et du français comme étant distinct de la « nation canadienne » ou, au contraire, une négation de ce fait au sein du Canada ? C'est ce à quoi nous nous attarderons au cours du présent chapitre.

LA PERSPECTIVE DU LANGAGE-OBJET

Le mot « québécois » est composé de trois termes sémiologiques linguistiques. Le premier, soit le signifiant, est la série de lettres constituant le mot ; ce n'est pas plus qu'un phonème, qu'une coquille linguistique vide de sens. Le signifié, c'est la substance brute du mot. Le troisième, soit le signe, est le total associatif des deux premiers et représente l'entièreté du mot. Au sens strict, donc, « québécois »

ne pourrait être autrement que : « du Québec » (*Le Petit Robert*, 1988 : 1579).

Tout comme le vocable « canadien », le mot « québécois » est difficilement définissable dans la perspective précise du langage-objet. Pour en rendre compte davantage, il faut le traiter comme une parole mythique ; autrement dit, il faut situer notre critique sur le plan du métalangage.

LE MÉTALANGAGE ET LA QUESTION LINGUISTIQUE

Au niveau mythique, le mot « québécois » est riche en concepts. Certains discours, comme celui de M. Trudeau, nient même son existence dans la mesure qu'il déborde le cadre d'une culture parmi tant d'autres au Canada. D'autres la placent au centre d'une véritable nation (Moreau, 1995). Comme nous allons le voir, M. Bissoondath distingue la nation québécoise de la « nation canadienne ». Or, si c'est le cas, est-ce qu'il accorderait un statut non officiel au français dans son Canada « nationalement universaliste » ?

Dans le chapitre intitulé « The Simplification of Culture », l'auteur évoque comment il est étrange que l'anglais était une langue seconde pour ses arrière-grands-parents. Éprouvé par « time and space and

Bible-toting missionaries from another British colony called Canada » (Bissoondath, 1994 : 78-79), l'ancien mode de vie de ses aïeux n'est plus qu'une chose irrévocablement passée. L'anglais était pour eux le billet pour un avenir meilleur, alors pourquoi résister ? « For both my grandfathers, the new language offered escape from the eviscerating labours of the field. » (Bissoondath, 1994 : 79)

Comme pour toute chose en ce bas monde, il y a un prix à payer pour le « succès » :

For my father's parents [...], Hindi eventually became little more than a language of religion and secrets, spoken only in prayer and for privacy between themselves. In both families, English, *the language of success*, was the language of communication with the children, the result being that my parents spoke no Hindi save a word here and there, mostly terms of endearment or disparagement infrequently uttered. (Bissoondath, 1994 : 79)

Mais, au fond, un prix peu élevé :

Within three generations, then, the language of my great-grandparents had all but disappeared, and along with it had gone a way of life : dependence on the land, religious belief. We felt no sense of loss, no tincture of regret, no romantic attachment to a language that no longer served the purposes of our circumstance. (Bissoondath, 1994 : 79)

Et les individus qui refusaient de se conformer aux nouvelles circonstances, « who still clung to the distant past - the few women who wore only saris, the few men who

went to India in search of wives - came to be viewed as eccentric and foolish. » (Bissoondath, 1994 : 79)

Ainsi, M. Bissoondath décrit sans regret - car il lui faut toujours regarder en avant - les effets de la colonisation britannique sur son pays d'origine. En fait, son discours est celui du « colonisé » : celui qui ne cherche pas ses anciennes racines, si lointaines et restreignantes soient-elles ; mais celui qui cherche à s'enraciner à tout prix dans le monde nouveau, « plein d'opportunités ». Peu importe s'il ne parle pas la langue de ses aïeux, son identité n'est pas là :

My own world was very different from the one in which my parents had grown up. While, for them, going abroad to study represented a grand and lengthy journey - farewells at the docks, the slow progression of the ship towards the horizon - for my generation it was one more step in a normal progression. Like my contemporaries, my mode of travel was jet-powered, the trip a few short hours. My only language was English, my popular cultural influences, in an island independent only ten years, less British or Indian than American : not Ravi Shankar or Laurence Olivier but the Temptations and Clint Eastwood. (Bissoondath, 1994 : 80)

En gros, pour M. Bissoondath et sa famille, l'anglais est devenu *de facto* la langue d'expression commune ; désormais, le Hindi n'appartient qu'à l'histoire - aucune résistance n'est envisagée ni même voulue :

All this has come, in great part, through a refusal to brood over the loss of one language and its cultural baggage and a willingness to fully embrace another. English, then, is not for us a borrowed language but an acquired one, as fully part of my families today as Hindi was a hundred

years ago : the distinction is vital.
(Bissoondath, 1994 : 81)

Pourtant, les langues que M. Bissoondath a acquises (à la maison, l'anglais ; et au cours de ses études, le français et l'espagnol) lui sont particulièrement chères et l'engagent au plus haut point. « The languages I speak are central to me. My attachment to them is strong and passionate. They have made me what I am, have provided me with a way of looking at the world, of exploring and understanding it. » (Bissoondath, 1994 : 81) Mais, inversement, la langue de ses prédécesseurs est aussi loin de lui que leur culture. Au fond, il n'y a intrinsèquement rien de mal à cela ; et ce n'est pas notre propos que de le juger sur ses préférences linguistiques personnelles. Par contre, on peut se demander quelle importance il accorde au bilinguisme « officiel » dans un Canada qui se veut « unitaire » et où domine une culture « universaliste ». Quelle place aurait le français dans un Canada distinct du Québec ou dans le « ROC » (« the rest of Canada »). On peut trouver une piste dans son discours concernant le Québec.

LE QUÉBEC : UNE NATION MODÈLE ?

Selon M. Bissoondath, il existe des différences fondamentales entre le Québec et le « ROC ». Depuis les années soixante, le Québec et le « ROC » ont parcouru des chemins divergents, sinon opposés. Le Québec a redéfini et solidifié son propre « centre », tandis que « le reste du Canada » a perdu le sien au profit d'une vision éclatée, « multiculturaliste ». « Simply put, then, while English Canada saw its defining Britishness dismantled, Québec saw its defining Frenchness strengthened. » (Bissoondath, 1994 : 197).

Cette distinction est manifeste pour le nouvel arrivant :

In English Canada, the prevailing attitude seemed to be "Come as you are - Do as you please." The society had few expectations beyond adherence to the basic rule of law.

Quebec, however, was more demanding. The prevailing attitude was "Come as your are, but be prepared to engage with a French-speaking society." This meant that advancement would depend on your ability to work in French ; it meant that your children would attend French schools [...] The rules of the game may have been distastful to some, they may have seemed oppressive to others, but they were clear. [mes italiques] (Bissoondath, 1994 : 197)

Ainsi, M. Bissoondath oppose les attitudes québécoise et canadienne - au profit de la première ? - envers le nouvel arrivant, en ponctuant la clarté des attentes québécoises. Or, il affirme que si le « ROC » refuse des

droits spéciaux au Québec, et que si le multiculturalisme a été conçu pour réduire le Québec à un phénomène ethnique parmi d'autres, c'est que le multiculturalisme a fonctionné en grande partie. Il atteste donc que le Québec est évidemment distinct du reste du Canada et nécessite même des pouvoirs « spéciaux » pour rendre compte de sa culture :

It is obvious to anyone with a nodding acquaintance of Quebec that it is different. It has obligations - to its language, to its culture, to its view of life - that the other provinces do not. And if you have special obligations, then you need special powers to fulfill those obligations. (Bissoondath, 1994 : 198)

Tout en affirmant que le projet national québécois est clair et unique, M. Bissoondath rapporte qu'il comporte aussi des éléments racistes et xénophobes dans une tentative de montrer l'envers de la médaille. Il mentionne les déclarations fracassantes de l'ex-chef du Parti Québécois Jacques Parizeau, s'indignant contre les obstacles que rencontre le projet souverainiste. Il signale l'utilisation d'expressions telles que « Québécois pure laine » [sic], « Le Québec aux Québécois », « de vielle [sic] souche » (Bissoondath, 1994 : 199). Ce qui est fâcheux, c'est que M. Bissoondath déforme le sens de ces expressions - il n'est d'ailleurs pas seul à le faire. « Pure laine » était une expression empruntée par les nationalistes des années soixante,

ironisant sur l'esprit villageois des Canadiens français ; maintenant, comble de l'ironie, elle est dirigée contre ceux-là même qui l'ont articulée dès le départ ! De plus, « Le Québec aux Québécois » exprime d'abord une volonté d'autodétermination, une manifestation contre l'ingérence étrangère dans les affaires québécoises. M. Bissoondath ne s'insurge-t-il pas lui-même contre la trop grande importance accordée à l'« exotisme » au Canada ? Son livre n'est-il pas justement un cri pour un Canada plus « canadien » ? Il faut tout de même qu'il mette les choses en perspective : à la différence du Canada, le Québec est une nation opprimée (Moreau, 1995). À défaut de reconnaître cela, tout événement ou affirmation marquant le caractère national du Québec devient le plus souvent un prétexte à dénoncer la xénophobie et le racisme « inhérent » au mouvement national québécois. Et c'est là le prix à payer lorsqu'on ne tient pas le gros bout du bâton...

Hormis ces incompréhensions, M. Bissoondath admet toutefois qu'il y a une volonté chez les nationalistes modernes de se distancier des « old, racially minded nationalists » et que le mouvement national québécois tend de plus en plus à être « ouvert », « universaliste ». (Bissoondath, 1994 : 205) Même, malgré

les activités du Front de libération du Québec, les nationalistes québécois sont au fond peu dangereux. « Quebec nationalism has been strikingly benign when compared to nationalism elsewhere. Quebecers are not a violent people. » (Bissoondath, 1994 : 208)

En gros, il existerait donc au Québec, selon M. Bissoondath, une langue « naturelle » (sans pour autant qu'il y ait négation des autres langues parlées), un développement culturel ouvert aux influences d'autres cultures, mais unique et québécois.

Ces aspects de l'identité québécoise ressemblent étrangement à ce que M. Bissoondath recherche pour rebâtir une nation proprement canadienne.

CONCLUSION

Dans le cadre d'une analyse sémiologique de *Selling Illusions*, nous avons vu d'abord que M. Bissoondath transforme le multiculturalisme tel que défini par M. Trudeau en une politique de « ghettoïsation ethnique ». Autrement dit, il dépeint le multiculturalisme comme étant la source de la parcellisation ethnique de la population canadienne.

En fait, il déforme la réalité. Des recherches démontrent que l'existence des ghettos ethniques tient au fait qu'ils sont des réseaux d'entre-aide créés par les groupes ethniques eux-mêmes lorsque que ceux-ci sont le plus souvent défavorisés sur le plan socio-économique ; simplement dit, le multiculturalisme ne crée pas les ghettos ethniques. La motivation derrière cette mystification tient au fait que l'auteur veut carrément jeter aux oubliettes de l'histoire le multiculturalisme. Pourquoi ?

Dans le troisième chapitre, nous avons vu que l'auteur considère que le Canada a désespérément besoin d'une nouvelle identité commune. Car, selon lui, le multiculturalisme n'aurait que fragmenté la population

canadienne au lieu de créer des liens solides entre ses membres. C'est pourquoi il le réfute si ardemment.

À une identité canadienne reposant sur le multiculturalisme, il oppose « l'universalisme national ». Ce dernier réfère à une idéologie nationale qui se veut à la fois canadienne et ouverte. Autrement dit, c'est une idéologie légitimant le principe d'une nation et d'une culture proprement canadiennes, auxquelles un individu du monde peut en réclamer l'appartenance.

En effet, ce refus d'un Canada multiculturel au profit d'un Canada « monoculturel » révèle l'intention de l'auteur : rendre « normal » ou « naturel » le conformisme à une culture unique, baptisée canadienne. Tout en étant vague quant au contenu même de cette culture, le discours de M. Bissoondath concernant la question québécoise et linguistique offre tout de même une piste à suivre.

Au quatrième chapitre, nous avons vu que M. Bissoondath fait valoir que, somme toute, il existe bel et bien au Québec depuis les années soixante une évolution dans le sens du nationalisme universel. La signification de ses propos est qu'il est tout-à-fait « naturel » qu'une culture ne s'exprime que dans une langue.

Somme toute, l'analyse sémiologique du livre *Selling Illusions* nous a permis de démontrer que le discours de M. Bissoondath est bel et bien une mystification favorisant l'idéologie de l'anglo-conformisme.

Or, d'après ses propos concernant le « nationalisme universel », M. Bissoondath brouille la distinction entre les notions de citoyenneté et de nationalité. En réalité, elles sont basées sur l'exclusivité, mais de deux sortes. La notion de citoyenneté fait référence à un attachement ficelé par des formalités juridiques. C'est pourquoi il est possible qu'un individu puisse avoir une citoyenneté double, pourvu qu'il satisfasse aux conditions légales d'admissibilité propres à chaque pays. Le concept de nationalité, lui, met en jeu l'appartenance à une culture, une langue, une tradition, etc. En effet, il est difficile de concevoir la « double nationalité ».

À défaut d'établir cette distinction vitale entre ces deux termes, M. Bissoondath étale son incompréhension de la problématique - fort épineuse, il est vrai - canadienne. Ou encore, il expose son désir de voir les minorités se conformer davantage au développement d'une culture proprement canadienne. Décidément, c'est un désir qui ne se dément pas chez lui.

Comme nous l'avons démontré, le discours mythique bissoondathien s'appuie sur la nécessité d'un conformisme à des pratiques et des valeurs prétendument « universelles » - dont l'anglais, « as an effective way of communicating » - mais à l'intérieur d'un cadre qui ne peut être que national - puisque « Canada needs a cultural focal point ». Et si M. Bissoondath rejette le multiculturalisme, c'est parce qu'il le considère comme une barrière au développement d'une culture nationale et universelle. Or, M. Bissoondath doit se rendre à l'évidence : la mise au rancart de la politique du multiculturalisme n'est pas une panacée au manque de cohésion au Canada. En fait, le problème n'est pas là ; si le Canada est divisé, c'est dû à la question québécoise. Ce ne sont évidemment pas les minorités ethniques qui réclament la souveraineté. Passer à côté de cette réalité est une mystification des plus trompeuses et ne fait que déplacer le débat.

BIBLIOGRAPHIE

Angus Reid Group

1991 *Multiculturalism and Canadians : attitude study 1991, national survey report*, Angus Reid Group.

BARTHES, Roland

1957 *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil.

BAUDRILLARD, Jean

1972 *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, Gallimard.

BENYOUNÈS, Arav

1995 « Citoyen du monde et du Québec. Entrevue avec Neil Bissoondath », *Option Paix*, XIII : 2, 14-17.

BERRY, John

1992 « Costs and Benefits of Multiculturalism : A Social-Psychological Analysis », dans *Twenty Years of Multiculturalism : Successes and Failures*, sous la dir. de Stella HYRNIUK, Winnipeg, St. John's College Press : 183-199.

BIBBY, R. W.

1990 *Mosaic Madness*, Toronto, Stoddart.

BISSOONDATH, Neil

1994 *Selling Illusions : the Cult of Multiculturalism in Canada*, Toronto, Penguin.

BOYD, Monica

1996 « Constructing Ethnic Responses : Socioeconomic and Media Effects », Presented in the *Ethnic Origin Statistics and Demographic Research* session of the 1996 annual meeting of the Population Association of America, New Orleans, 9 mai.

- BRETON, Raymond
1986 « Le Multiculturalisme et le développement national au Canada », dans *Les dimensions politiques du sexe, de l'ethnie et de la langue au Canada*, sous la dir. de A. CAIRNS et C. WILLIAMS, Toronto, University of Toronto Press.
- CAMPBELL, Murray
1994 « Too Many Immigrants, Many Say », *The Globe and Mail*, le 10 mars 1994.
- Canada, Chambre des communes
1971 *Débats*, vol. 115, n°. 187, 3^e session, 28^e législature.
- Canada, Multiculturalisme et Citoyenneté
1990 *La loi sur le multiculturalisme canadien : guide à l'intention des Canadiens*, Ottawa, Ministère des Approvisionnement et Services Canada.
- CHRISTOPHER, T. C.
1987 « The 1982 Canadian Charter of Rights and Freedoms and Multiculturalism », *Revue canadienne des études sur le nationalisme*, XIV : 2, 331-342.
- CONLOGUE, Ray
1995 *Impossible Nation : The longing for Homeland in Canada and Québec*, Mercury Press.
- DEBICKI, Marek
1992 « The Double Mythology of Multiculturalism in Canada », dans *Twenty Years of Multiculturalism : Successes and Failures*, sous la dir. de Stella HYRNIUK, Winnipeg, St. John's College Press : 29-35.
- GAIRDNER, William D.
1991 *The Trouble with Canada*, Toronto, General Paperbacks.
- GOAR, Carol
1989 « Ottawa's Pockets are our Pockets », *Lethridge Herald*, le 6 octobre 1989 : A6.

- HYRNIUK, Stella (sous la dir. de)
1992 *Twenty Years of Multiculturalism : Successes and Failures*, Winnipeg, St. John's College Press.
- KALIN, R. et J. W. BERRY
1982 « The Social Ecology of Ethnic Attitudes in Canada », *Canadian Journal of Behavioral Science*, XIV : 97-109.
- KAPICA, Jack
1993 « Canadians want mosaic to melt, survey finds : Respondents believe immigrants should adopt Canada's values », *The Globe and Mail*, décembre 1993.
- KOSTASH, Myrna
1992 « Eurocentricity : Notes on Metaphors of Place », dans *Twenty Years of Multiculturalism : Successes and Failures*, sous la dir. de Stella HYRNIUK, Winnipeg, St. John's College Press : 39-43.
- LEGAULT, Josée
1992 *L'invention d'une minorité : les Anglo-Québécois*, Montréal, Boréal.
- MAZUREK, Kas
1992 « Defusing a Radical Social Policy : The Undermining of Multiculturalism », dans *Twenty Years of Multiculturalism : Successes and Failures*, sous la dir. de Stella HYRNIUK, Winnipeg, St. John's College Press : 17-28.
- MUKHERJEE, Bharati
1985 *Darkness*, Toronto, Penguin.
- MOREAU, François
1995 *Le Québec, une nation opprimée*, Hull, Éditions Vents d'Ouest.
- NUNO, Ana
1996 « Terre d'accueil, tu parles ! », *Courrier international*, n° 281, 10.

OGMUNDSON, Richard

1992 « On the Right to be Canadian », dans *Twenty Years of Multiculturalism : Successes and Failures*, sous la dir. de Stella HYRNIUK, Winnipeg, St. John's College Press : 45-55.

PAL, Leslie A.

1993 *Interests of State : the Politics of Language, Multiculturalism and Feminism in Canada*, Montreal, McGill-Queen's University Press.

PALMER, H.

1976 « Reluctant Hosts : Anglo-Canadian Views of Multiculturalisme in the Twentieth Century » *Le multiculturalisme comme politique d'État. Rapport de la Deuxième Conférence canadienne sur le multiculturalism*. Ottawa, Approvisionnement et Services Canada.

PAINCHAUD, Claude et Richard POULIN

1988 *Les Italiens au Québec*, Hull, Les éditions Asticou/Les éditions Critiques.

ROBERT, Paul

1988 *Le petit Robert 1*, Montréal, Les dictionnaires Robert-Canada.

ROCHER, François (sous la dir. de)

1992 *Bilan québécois du fédéralisme canadien*, Montréal, VLB Éditeur.

ROCHER, Guy

1973 *Le Québec en mutation*, Montréal, Hurtubise HMH.

SAUSSURE

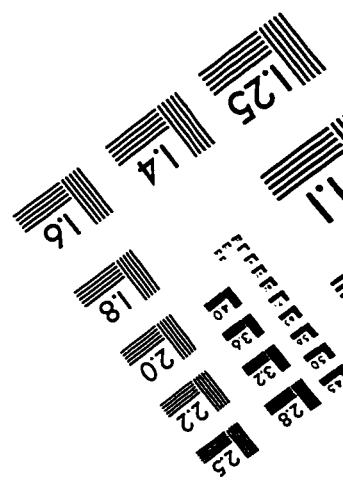
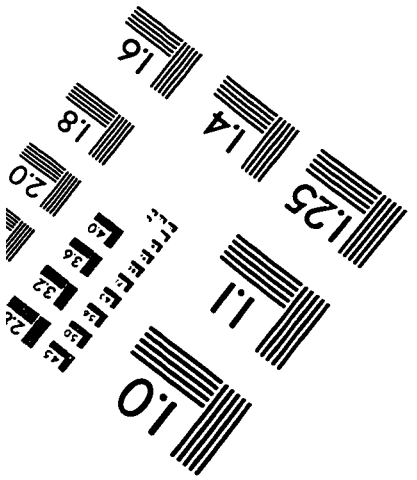
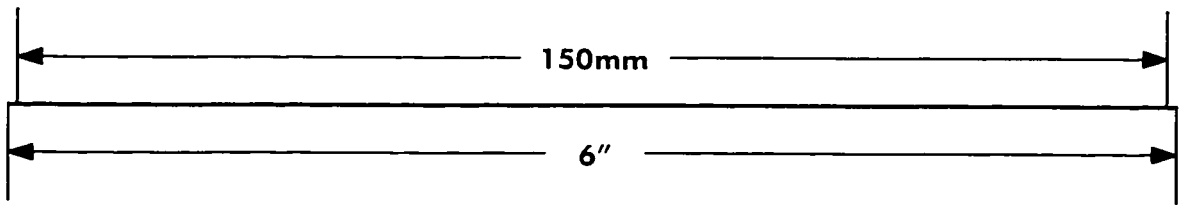
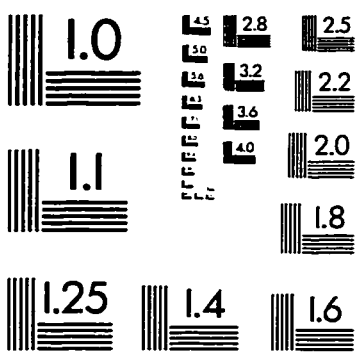
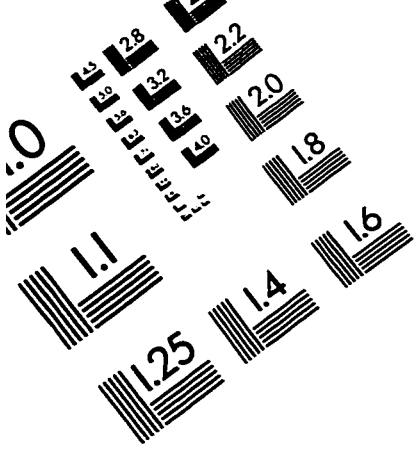
1968 *Cours de linguistique général*, Wiesbaden, Harrassowitz.

SMITH, Myriam

1992 « Le choc des identités au Canada : du rejet de la dualité à la quête d'une identité plurielle », dans *Bilan québécois du fédéralisme canadien*, sous la dir. de François Rocher, Montréal, VLB éditeur.

- STEEL, Ronald
1996 « Le désarroi de l'Amérique face au terrorisme »,
Courrier international, n° 301/301/302, 6-7.
- WHITE, Pamela
1992 « Challenges in Measuring Canada's Ethnic Diversity »,
dans *Twenty Years of Multiculturalism : Successes and Failures*, sous la dir. de Stella HYRNIUK, Winnipeg, St. John's College Press : 163-176.

TEST TARGET (QA-3)



APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved